BnF Gallica

Le comte de Monte-Cristo

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Dumas, Alexandre (1802-1870). Le comte de Monte-Cristo. 1845.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

b

LE COMTE

DE

MONTE-CHRISTO

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

2

PARIS.

PÉTION, LIBRAIRE-ÉDITEUR

DES OEUVRES COMPLÈTES D'EUGÈNE SUE,

11, RUE DU JARDINET.

—

1845

LE COMTE

DE

MONTE-CHRISTO.

7009.

y².

29891

PARIS. IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON,

RUE DE VAUGIRARD, 36.

C.

LE COMTE

DE

MONTE-CHRISTO.

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

II.

BIBLIOTHEQUE ROYALE
I

PARIS.

PÉTION, LIBRAIRE-ÉDITEUR

DES ŒUVRES COMPLÈTES D'EUGÈNE SUE.

11, RUE DU JARDINET.

1845.

1845

R 55557
microfilm

LE COMTE

DE

MONTE-CHRISTO.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

LE COMTE

DE

MONTE-CHRISTO.

CHAPITRE PREMIER.

LE PETIT CABINET DES TUILERIES.

Abandonnons Villefort sur la route de Paris, où, grâce aux triples guides qu'il paie, il brûle le chemin, et pénétrons à travers les deux ou trois salons qui le précèdent dans ce petit cabinet des Tuileries, à la fenêtre

cintrée, si bien connu pour avoir été le cabinet favori de Napoléon et de Louis XVIII et pour être aujourd'hui celui du roi Louis-Philippe.

Là, dans ce cabinet, assis devant une table de noyer qu'il avait rapportée d'Hartwell, et que, par une de ces manies familières aux grands personnages, il affectionnait tout particulièrement, le roi Louis XVIII écoutait assez légèrement un homme de cinquante à cinquante-deux ans, à cheveux gris, à la figure aristocratique et à la mise scrupuleuse, tout en notant à la marge un volume d'Horace, édition de Gryphius, assez incorrecte quoique estimée, et qui prêtait beaucoup aux sagaces observations philosophiques de Sa Majesté.

—Vous dites donc Monsieur, dit le roi ?

— Que je suis on ne peut plus inquiet, sire.

— Vraiment, auriez-vous vu en songe sept vaches grasses et sept vaches maigres ?

— Non, sire, car cela ne nous annoncerait que sept années de fertilité et sept années de disette, et avec un roi aussi prévoyant que l'est Votre Majesté la disette n'est pas à craindre.

— De quel autre fléau est-il donc question, mon cher Blacas ?

— Sire, je crois, j'ai tout lieu de croire qu'un orage se forme du côté du midi.

— Eh bien, mon cher duc, répondit Louis XVIII, je vous crois mal renseigné,

et je sais positivement au contraire qu'il fait très beau temps de ce côté-là.

— Tout homme d'esprit qu'il était, Louis XVIII aimait la plaisanterie facile.

— Sire, dit M. de Blacas, ne fût-ce que pour rassurer un fidèle serviteur, Votre Majeste ne pourrait-elle pas envoyer dans le Languedoc, dans la Provence et dans le Dauphiné des hommes sûrs qui lui feraient un rapport sur l'esprit de ces trois provinces?

— *Canimus surdis*, répondit le roi tout en continuant d'annoter son Horace.

— Sire, répondit le courtisan en riant, pour avoir l'air de comprendre l'hémistiche du poète de Vénuse, Votre Majesté peut avoir parfaitement raison en comptant sur

le bon esprit de la France; mais je crains de ne pas avoir tout-à-fait tort en craignant quelque tentative désespérée.

— De la part de qui ?

— De la part de Buonaparte, ou du moins de son parti.

— Mon cher Blacas, dit le roi, vous m'empêchez de travailler avec vos terreurs.

— Et moi, sire, vous m'empêchez de dormir avec votre sécurité.

— Attendez, mon cher, attendez, je tiens une note très-heureuse sur le *Pastor quum traheret ;*—attendez, et vous continuerez après.

Il se fit un instant de silence, pendant

lequel Louis XVIII inscrivit, d'une écriture qu'il faisait aussi menue que possible, une nouvelle note en marge de son Horace; puis, cette note inscrite.

— Continuez mon cher duc, dit-il en se relevant de l'air satisfait d'un homme qui croit avoir eu une idée lorsqu'il a commenté l'idée d'un autre. — Continuez, je vous écoute.

— Sire, dit Blacas qui avait eu un instant l'espoir de confisquer Villefort à son profit, je suis forcé de vous dire que ce ne sont point de simples bruits dénués de fondemens, de simples nouvelles en l'air, qui m'inquiètent. C'est un homme bien pensant, méritant toute ma confiance, et chargé par moi de surveiller le midi, le duc

hésita en prononçant ces mots, qui arrive en poste pour me dire · Un grand péril menace le Roi. Alors je suis accouru sire.

— *Mala ducis avi domum*, continua Louis XVIII en annotant.

— Votre Majesté m'ordonne-t-elle de ne plus insister sur ce sujet?

— Non mon cher duc, mais allongez la main

— Laquelle?

— Celle que vous voudrez, là-bas à gauche.

— Ici, sire?

— Je vous dis à gauche et vous cherchez à droite; c'est à ma gauche que je veux dire;

là vous y êtes, vous devez trouver le rapport du ministre de la police en date d'hier..... mais, tenez, voici M. Dandré lui-même..... n'est-ce pas, vous dites M. Dandré ? interrompit Louis XVIII s'adressant à l'huissier qui venait en effet d'annoncer le ministre de la police.

— Oui sire, M. le baron Dandré, reprit l'huissier.

— C'est juste, baron, reprit Louis XVIII avec un inperceptible sourire; entrez baron et racontez au duc ce que vous savez de plus récent sur M. de Buonaparte. Ne nous dissimulez rien de la situation quelque grave qu'elle soit. Voyons, l'île d'Elbe est-elle un volcan, et allons nous en voir

sortir la guerre toute flamboyante et toute hérissée : *bella, horrida bella?*

M. Dandré se balança fort gracieusement sur le dos d'un fauteuil auquel il appuyait ses deux mains et dit :

— Votre Majesté a-t-elle bien voulu consulter le rapport d'hier?

— Oui, oui; mais dites au comte lui-même, qui ne peut le trouver, ce que contenait ce rapport; détaillez-lui ce que fait l'usurpateur dans son île.

— Monsieur, dit le baron au comte, tous les serviteurs de Sa Majesté doivent s'applaudir des nouvelles récentes qui nous parviennent de l'île d'Elbe. Bonaparte.

M. Dandré regarda Louis XVIII, qui,

occupé d'écrire une note, ne leva pas même la tête.

— Bonaparte, continua le baron, s'ennuie mortellement, il passe des journées entières à regarder travailler ses mineurs de Porto-Longone.

— Et il se gratte pour se distraire, dit le roi.

— Il se gratte? demanda le comte, que veut dire Votre Majesté?

— Eh oui, mon cher comte, oubliez vous donc que ce grand homme, ce héros, ce demi-dieu est atteint d'une maladie de peau qui le dévore, *prurigo*.

— Il y a plus, monsieur le comte, con-

tinua le ministre de la police, nous sommes à peu près sûrs que dans peu de temps l'usurpateur sera fou.

— Fou ?

— Fou à lier : sa tête s'affaiblit, tantôt il pleure à chaudes larmes, tantôt il rit à gorge déployée ; d'autres fois, il passe des heures sur le rivage à jeter des cailloux dans l'eau, et lorsque le caillou a fait cinq ou six ricochets, il paraît aussi satisfait que s'il avait gagné un autre Marengo ou un nouvel Austerlitz : voilà, vous en conviendrez des signes de folie.

— Ou de sagesse, monsieur le baron, ou de sagesse, dit Louis XVIII en riant ; c'était en jetant des cailloux à la mer que se récréaient les grands capitaines de l'anti-

quité; voyez Plutarque, à la vie de Scipion l'Africain.

M. de Blacas demeura rêveur entre ces deux insouciances. Villefort, qui n'avait pas voulu tout lui dire pour qu'un autre ne lui enlevât point le bénéfice tout entier de son secret, lui en avait dit assez cependant pour lui donner de graves inquiétudes.

— Allons, allons Dandré, dit Louis XVIII, Blacas n'est point encore convaincu; passez à la conversion de l'usurpateur.

Le ministre de la police s'inclina.

— Conversion de l'usurpateur! murmura le comte, regardant le roi et Dandré, qui

alternaient comme deux bergers de Virgile.
L'usurpateur est-il converti ?

— Absolument, mon cher comte.

— Mais converti à quoi ?

— Aux bons principes ; expliquez cela, baron.

— Voici ce que c'est M. le comte, dit le ministre avec le plus grand sérieux du monde : dernièrement Napoléon a passé une revue, et comme deux ou trois de ses vieux grognards, comme il les appelle, manifestaient le désir de revenir en France, il leur a donné leur congé en les exhortant à servir leur bon roi ; ce furent ses propres paroles, M. le comte, j'en ai la certitude.

— Eh bien ! Blacas, qu'en pensez-vous?

dit le roi triomphant, en cessant un instant de compulser le scoliaste volumineux ouvert devant lui.

— Je dis, sire, que M. le ministre de la police ou moi nous nous trompons; mais comme il est impossible que ce soit le ministre de la police, puisqu'il a en garde le salut et l'honneur de Votre Majesté, il est probable que c'est moi qui fais erreur. Cependant, sire, à la place de Votre Majesté, je voudrais interroger la personne dont je lui ai parlé; j'insisterai même pour que Votre Majesté lui fasse cet honneur.

— Volontiers, comte, sous vos auspices je recevrai qui vous voudrez; mais je veux le recevoir les armes en main. M. le ministre, avez-vous un rapport plus récent que

celui-ci, car celui-ci a déjà la date du 20 février, et nous sommes au 3 mars?

— Non, sire, mais j'en attendais un d'heure en heure. Je suis sorti depuis le matin, et peut-être pendant mon absence est-il arrivé.

— Allez à la préfecture, et s'il n'y en a pas, eh bien, eh bien continua en riant Louis XVIII, faites-en un; n'est-ce pas ainsi que cela se pratique?

—Oh! sire, dit le ministre, Dieu merci, sous ce rapport, il n'est besoin de rien inventer; chaque jour encombre nos bureaux des dénonciations les plus circonstanciées, lesquelles proviennent d'une foule de pauvres hères qui espèrent un peu de recon-

naissance pour les services qu'ils ne rendent pas, mais qu'ils voudraient rendre. Ils placent sur le hasard, et ils espèrent qu'un jour quelque évènement inattendu donnera une espèce de réalité à leurs prédictions.

— C'est bien, allez monsieur, dit Louis XVIII, et songez que je vous attends.

— Je ne fais qu'aller et venir, sire, dans dix minutes je suis de retour.

— Et moi, sire, dit M. de Blacas, je vais chercher mon messager.

— Attendez donc, attendez donc, dit Louis XVIII. En vérité, Blacas, il faut que je vous change vos armes; je vous donnerai un aigle aux vols éployés, tenant entre ses

serres une proie qui essaie vainement de lui échapper, avec cette devise : *Tenax.*

— Sire, j'écoute, dit M. de Blacas, se rongeant les poings d'impatience.

— Je voulais vous consulter sur ce passage : *Molli fugies anhelitu*, vous savez, il s'agit du cerf qui fuit devant le loup. N'êtes-vous pas chasseur et grand louvetier? Comment trouvez-vous, à ce double titre, le *Molli anhelitu?*

— Admirable, sire; mais mon messager est comme le cerf dont vous parlez, car il vient de faire 220 lieues en poste, et cela en trois jours à peine.

— C'est prendre bien de la fatigue et

bien du souci, mon cher comte, quand nous avons le télégraphe qui ne met que trois ou quatre heures, et cela sans que son haleine en souffre le moins du monde.

— Ah sire! vous récompensez bien mal ce pauvre jeune homme qui arrive de si loin et avec tant d'ardeur pour donner à Votre Majesté un avis utile. Ne fût-ce que pour M. de Salvieux qui me le recommande, recevez-le bien, je vous en supplie.

— M. de Salvieux, le chambellan de mon frère?

— Lui-même.

— En effet, il est à Marseille.

— C'est de là qu'il m'écrit.

— Vous parle-t-il donc aussi de cette conspiration?

— Non, mais il me recommande M. de Villefort, et me charge de l'introduire près de Votre Majesté.

— M. de Villefort, s'écria le roi; ce messager s'appelle t-il donc M. de Villefort?

— Oui, sire.

— Et c'est lui qui vient de Marseille?

— En personne.

— Que ne me disiez-vous son nom tout de suite? reprit le roi en laissant percer sur

son visage un commencement d'inquiétude.

— Sire, je croyais ce nom inconnu de Votre Majesté.

— Non pas, non pas, Blacas; c'est un esprit sérieux, élevé, ambitieux surtout, et, pardieu, vous connaissez de nom son père.

— Son père?

—Oui, Noirtier.

— Noirtier le girondin? Noirtier le sénateur?

— Oui, justement.

— Et Votre Majesté a employé le fils d'un pareil homme!

— Blacas, mon ami, vous n'y entendez rien; je vous ai dit que Villefort était ambitieux: pour arriver, Villefort sacrifiera tout, même son père.

— Alors, sire, je dois donc le faire entrer?

— A l'instant même, comte, où est-il?

— Il doit m'attendre en bas dans ma voiture.

— Allez me le chercher.

— J'y cours.

Le comte sortit avec la vivacité d'un jeune homme, l'ardeur de son royalisme sincère lui donnait vingt ans.

Louis XVIII resta seul, reportant les yeux sur son Horace entr'ouvert et murmurant :

Justum et tenacem propositi virum.

M. de Blacas remonta avec la même rapidité qu'il était descendu ; mais dans l'antichambre il fut forcé d'invoquer l'autorité du roi : l'habit poudreux de Villefort, son costume où rien n'était conforme à la tenue de cour, avait excité la susceptibilité de M. de Brézé, qui fut tout étonné de trouver dans ce jeune homme la prétention de paraître ainsi vêtu devant le roi. Mais le

comte leva toutes les difficultés avec un seul mot : ordre de Sa Majesté, et, malgré les observations que continua de faire le maître des cérémonies, pour l'honneur du principe, Villefort fut introduit.

Le roi était assis à la même place où l'avait laissé le comte. En ouvrant la porte, Villefort se trouva juste en face de lui : le premier mouvement du jeune magistrat fut de s'arrêter.

— Entrez, monsieur de Villefort, dit le roi, entrez.

Villefort salua et fit quelques pas en avant, attendant que le roi l'interrogeât.

— Monsieur de Villefort, continua

Louis XVIII, voici le comte de Blacas qui prétend que vous avez quelque chose d'important à nous dire.

— Sire, M. le comte a raison, et j'espère que Votre Majesté va le reconnaître elle-même.

— D'abord et avant toutes choses, monsieur, le mal est-il aussi grand, à votre avis, que l'on veut me le faire croire ?

— Sire, je le crois pressant ; mais, grâce à la diligence que j'ai faite, il n'est pas irréparable, je l'espère.

— Parlez longuement si vous le voulez, monsieur, dit le roi, qui commençait à se laisser aller lui-même à l'émotion qui avait

bouleversé le visage de M. de Blacas et qui altérait la voix de Villefort, parlez, et surtout commencez par le commencement : j'aime l'ordre en toutes choses.

— Sire, dit Villefort, je ferai à Votre Majesté un rapport fidèle ; mais je la prierai cependant de m'excuser si le trouble où je suis jette quelque obscurité dans mes paroles.

Un coup-d'œil jeté sur le roi après cet exorde insinuant assura Villefort de la bienveillance de son auguste auditeur, et il continua :

— Sire, je suis arrivé le plus rapidement possible à Paris pour apprendre à Votre Majesté que j'ai découvert dans le ressort de

mes fonctions, non pas un de ces complots vulgaires et sans conséquence, comme il s'en trame tous les jours dans les derniers rangs du peuple et de l'armée, mais une conspiration véritable, une tempête qui ne menace rien moins que le trône de Votre Majesté. Sire, l'usurpateur arme trois vaisseaux ; il médite quelque projet, insensé peut-être, mais peut-être aussi terrible, tout insensé qu'il est. A cette heure, il doit avoir quitté l'île d'Elbe, pour aller où ? je l'ignore, mais à coup-sûr pour tenter une descente soit à Naples, soit sur les côtes de Toscane, soit même en France. Votre Majesté n'ignore pas que le souverain de l'île d'Elbe a conservé des relations avec l'Italie et avec la France.

— Oui, monsieur, je le sais, dit le roi fort

ému, et dernièrement encore on a eu avis que des réunions bonapartistes avaient lieu rue St.-Jacques; mais continuez, je vous prie; comment avez-vous eu ces détails?

— Sire, ils résultent d'un interrogatoire que j'ai fait subir à un homme de Marseille que depuis longtemps je surveillais et que j'ai fait arrêter le jour même de mon départ; cet homme, marin turbulent et d'un bonapartisme qui m'était suspect, a été secrètement à l'île d'Elbe; il y a vu le grand maréchal, qui l'a chargé d'une mission verbale pour un bonapartiste de Paris dont je n'ai jamais pu lui faire dire le nom; mais cette mission était de charger ce bonapartiste de préparer les esprits à un retour (remarquez que c'est l'interrogatoire qui par-

le, sire), à un retour qui ne peut manquer d'être prochain.

— Eh où est cet homme demanda Louis XVIII!

— En prison sire.

— Et la chose vous a paru grave.

— Si grave sire, que cet événement m'ayant surpris au milieu d'une fête de famille, le jour même de mes fiancailles, j'ai tout quitté, fiancée et amis, tout remis a un autre temps pour venir déposer auxpieds de Votre Majesté et les craintes dont j'étais atteint, et l'assurance de mon dévouement.

— C'est vrai, dit Louis XVIII, n'y avait-

il pas un projet d'union entre vous et mademoiselle de Saint-Méran ?

— La fille d'un des plus fidèles serviteurs de Votre Majesté.

— Oui, oui; mais revenons à ce complot M. de Villefort.

— Sire, j'ai peur que ce ne soit plus qu'un complot, j'ai peur que ce ne soit une conspiration.

— Une conspiration dans ces temps-ci, dit Louis XVIII en souriant, est chose facile à méditer mais plus difficile à conduire à son but par cela même que, rétabli d'hier sur le trône de nos ancêtres, nous avons les yeux ouverts à la fois sur le passé, sur le

présent et sur l'avenir; depuis dix mois mes ministres redoublent de surveillance, pour que le littoral de la Méditerranée soit bien gardé. Si Bonaparte descendait à Naples, la coalition tout entière serait sur pied avant seulement qu'il fût à Piombino; s'il descendait en Toscane, il mettrait le pied en pays ennemi; s'il descend en France, ce sera avec une poignée d'hommes, et nous en viendrons facilement à bout, exécré comme il l'est par la population. Rassurez-vous donc, monsieur; mais ne comptez pas moins sur notre reconnaissance royale.

Ah! voici M. Dandré sécria le comte de Blacas.

En ce moment parut en effet sur le seuil de la porte monsieur le ministre de la po-

lica, pâle, tremblant, et dont le regard vacillait comme s'il eût été frappé d'un éblouissement.

Villefort fit un pas pour se retirer mais un serrement de main de M. de Blacas le retint.

CHAPITRE II.

L'OGRE DE CORSE.

Louis XVIII, à l'aspect de ce visage bouleversé, repoussa violemment la table devant laquelle il se trouvait.

—Qu'avez-vous donc, monsieur le baron s'écria-t-il ; vous paraissez tout bouleversé :

ce trouble, cette hésitation, ont-ils rapport à ce que disait M. de Blacas, et à ce que vient de me confirmer M. de Villefort?

De son côté, M. de Blacas s'approchait vivement du baron; mais la terreur du courtisan empêchait de triompher l'orgueil de l'homme d'État : en effet, en pareille circonstance, il était bien autrement avantageux pour lui d'être humilié par le préfet de police que de l'humilier sur un pareil sujet.

— Sire... balbutia le baron.

— Eh bien, voyons? dit Louis XVIII.

Le ministre de la police, cédant alors à un mouvement de désespoir, alla se préci-

piter aux pieds de Louis XVIII, qui recula d'un pas en fronçant le sourcil.

— Parlerez-vous? dit-il.

— Oh! sire, quel affreux malheur! suis-je assez à plaindre? je ne m'en consolerai jamais!

— Monsieur, dit Louis XVIII, je vous ordonne de parler.

—Eh bien, sire, l'usurpateur a quitté l'île d'Elbe le 26 février et a débarqué le premier mars.

— Où cela? en Italie? demanda vivement le roi.

—En France, sire, dans un petit port, près d'Antibes, au golfe Juan.

— L'usurpateur a débarqué en France, près d'Antibes, au golfe Juan, à deux cent cinquante lieues de Paris, le 1er mars, et vous apprenez cette nouvelle aujourd'hui seulement 3 mars!... Eh! monsieur, ce que vous me dites là est impossible: on vous aura fait un faux rapport, ou vous êtes fou.

— Hélas! sire, ce n'est que trop vrai!

Louis XVIII fit un geste indicible de colère et d'effroi, et se dressa tout debout, comme si ce coup imprévu l'avait frappé en même temps au cœur et au visage.

— En France, s'écria-t-il, l'usurpateur en France! Mais on ne veillait donc pas sur cet homme? mais, qui sait? on était donc d'accord avec lui!

— Oh! sire, s'écria le comte de Blacas, ce n'est pas un homme comme M. Dandré que l'on peut accuser de trahison. Sire, nous étions tous aveugles, et le ministre de la police a partagé l'aveuglement général, voilà tout.

Mais..., dit Villefort; puis s'arrêtant tout à coup: Ah! pardon, pardon, sire, fit-il en s'inclinant, mon zèle m'emporte, que Votre Majesté daigne m'excuser.

— Parlez, monsieur, parlez hardiment, dit Louis XVIII, vous seul nous avez prévenu du mal, aidez-nous à y chercher le remède!

— Sire, dit Villefort, l'usurpateur est détesté dans le midi; il me semble que s'il se hasarde dans le midi, on peut facilement

soulever contre lui la Provence et le Languedoc.

— Oui, sans doute, dit le ministre, mais il s'avance par Gap et Sisteron.

— Il s'avance, il s'avance, dit Louis XVIII; il marche donc sur Paris?

Le ministre de la police garda un silence qui équivalait au plus complet aveu.

— Et le Dauphiné, monsieur, demanda le roi à Villefort, croyez-vous qu'on puisse le soulever comme la Provence?

— Sire, je suis fâché de dire à Votre Majesté une vérité cruelle; mais l'esprit du Dauphiné est loin de valoir celui de la Pro-

vence et du Languedoc. Les montagnards sont bonapartistes, sire.

— Allons, murmura Louis XVIII, il était bien renseigné. Et combien d'hommes a-t-il avec lui ?

— Sire, je ne sais, dit le ministre de la police.

— Comment, vous ne savez! Vous avez oublié de vous informer de cette circonstance ? Il est vrai qu'elle est de peu d'importance, ajouta-t-il avec un sourire écrasant.

— Sire, je ne pouvais m'en informer ; la dépêche portait simplement l'annonce du débarquement et de la route prise par l'usurpateur.

— Et comment donc vous est parvenue cette dépêche ? demanda le roi.

Le ministre baissa la tête, et une vive rougeur envahit son front.

— Par le télégraphe, sire, balbutia-t-il.

Louis XVIII fit un pas en avant et croisa les bras comme eût fait Napoléon.

— Ainsi, dit-il, pâlissant de colère, sept armées coalisées auront renversé cet homme; un miracle du ciel m'aura replacé sur le trône de mes pères après vingt-cinq ans d'exil; j'aurai, pendant ces vingt-cinq ans, étudié, sondé, analysé les hommes et les choses de cette France qui m'était promise, pour qu'arrivé au but de tout mes

vœux, une force que je tenais entre mes mains éclate et me brise!

— Sire, c'est de la fatalité, murmura le ministre, sentant qu'un pareil poids, léger pour le destin, suffisait à écraser un homme.

— Mais ce que disaient de nous nos ennemis est donc vrai: Rien appris, rien oublié? Si j'étais trahi comme lui, encore, je me consolerais; mais être au milieu de gens élevés par moi aux dignités, qui devaient veiller sur moi plus précieusement que sur eux-mêmes; car ma fortune c'est la leur : avant moi, ils n'étaient rien; après moi, ils ne seront rien. Et périr misérablement par incapacité, par ineptie; ah! oui, monsieur, vous avez bien raison, c'est de l'incapacité.

Le ministre se tenait courbé sous cet effrayant anathème; M. de Blacas essuyait son front couvert de sueur; Villefort souriait intérieurement, car il sentait grandir son importance.

— Tomber, continuait Louis XVIII, qui du premier coup d'œil avait sondé le précipice où penchait la monarchie, tomber et apprendre sa chute par le télégraphe! Oh! j'aimerais mieux monter sur l'échafaud de mon frère Louis XVI que de descendre ainsi l'escalier des Tuileries, chassé par le ridicule... le ridicule, monsieur, vous ne savez pas ce que c'est en France, et cependant vous devriez le savoir.

— Sire, sire, murmura le ministre, par pitié!...

— Approchez, M. de Villefort, continua le roi, s'adressant au jeune homme, qui debout, immobile et en arrière, considérait la marche de cette conversation où flottait éperdu le destin d'un royaume, approchez, et dites à monsieur qu'on pouvait savoir d'avance tout ce qu'il n'a pas su.

— Sire, il était matériellement impossible de deviner des projets que cet homme cachait à tout le monde

— Matériellement impossible! oui, voilà un grand mot, monsieur ; malheureusement il en est des grands mots comme des grands hommes, je les ai mesurés. Matériellement impossible à un ministre, qui a une administration, des bureaux, des agents, des mouchards, des espions, et quinze cents

mille francs de fonds secrets, de savoir ce qui se passe à soixante lieues des côtes de France? Eh bien, tenez, voici monsieur, qui n'avait aucune de ces ressources à sa disposition, voici monsieur, simple magistrat, qui en savait plus que vous avec toute votre police, et qui eût sauvé ma couronne s'il eût eu comme vous le droit de diriger un télégraphe.

Le regard du ministre de la police se tourna avec une expression de profond dépit sur Villefort, qui inclina la tête avec la modestie du triomphe.

— Je ne dis pas cela pour vous, Blacas, continua Louis XVIII, car si vous n'avez rien découvert, vous, au moins avez-vous eu le bon esprit de persévérer dans votre

soupçon : un autre que vous eût peut-être considéré la révélation de M. de Villefort comme insignifiante, ou bien encore suggérée par une ambition vénale.

Ces mots faisaient allusion à ceux que le ministre de la police avait prononcés avec tant de confiance une heure auparavant.

Villefort comprit le jeu du roi. Un autre peut-être se serait laissé emporter par l'ivresse de la louange ; mais il craignit de se faire un ennemi mortel du ministre de la police, bien qu'il sentît que celui-ci était irrévocablement perdu. En effet, le ministre qui n'avait pas, dans la plénitude de sa puissance, su deviner le secret de Napoléon, pouvait, dans les convulsions de son agonie, pénétrer celui de Villefort : il ne lui fallait

fallait pour cela qu'interroger Dantès. Il vint donc en aide au ministre au lieu de l'accabler.

— Sire, dit Villefort, la rapidité de l'événement doit prouver à Votre Majesté que Dieu seul pouvait l'empêcher en soulevant une tempête; ce que Votre Majesté croit de ma part l'effet d'une profonde perspicacité est dû purement et simplement au hasard; j'ai profité de ce hasard en serviteur dévoué, voilà tout. Ne m'accordez pas plus que je ne mérite, sire, pour ne revenir jamais sur la première idée que vous aurez conçue de moi.

Le ministre de la police remercia le jeune homme par un regard éloquent, et Villefort comprit qu'il avait réussi dans son

projet, c'est-à-dire que, sans rien perdre de la reconnaissance du roi, il venait de se faire un ami sur lequel, le cas échéant, il pouvait compter.

C'est bien, dit le roi. Et maintenant messieurs, continua-t-il en se retournant vers M. de Blacas et vers le ministre de la police, je n'ai plus besoin de vous, et vous pouvez vous retirer : ce qui reste à faire est du ressort du ministre de la guerre.

— Heureusement, sire, dit M. de Blacas, que nous pouvons compter sur l'armée: Votre Majesté sait combien tous les rapports nous la peignent dévouée à votre gouvernement.

— Ne me parlez pas de rapports : main-

tenant, comte, je sais la confiance que l'on peut avoir en eux. Eh! mais, à propos de rapports, M. le baron, qu'avez-vous appris de nouveau sur l'affaire de la rue Saint-Jacques?

— Sur l'affaire de la rue Saint-Jacques! s'écria Villefort ne pouvant retenir une exclamation.

— Mais, s'arrêtant tout à coup:

— Pardon, sire, dit-il, mon dévouement à Votre Majesté me fait sans cesse oublier, non le respect que j'ai pour elle, ce respect est trop profondément gravé dans mon cœur, mais les règles de l'étiquette.

— Dites et faites, monsieur, reprit Louis

XVIII, vous avez acquis aujourd'hui ledroit d'interroger.

— Sire, répondit le ministre de la police, je venais justement aujourd'hui donner à Votre Majesté les nouveaux renseignements que j'avais recueillis sur cet évènement, lorsque l'attention de Votre Majesté a été détournée par la terrible catastrophe du golfe; maintenant ces renseignements n'auraient plus aucun intérêt pour le roi.

— Au contraire, monsieur, au contraire, dit Louis XVIII, cette affaire me semble avoir un rapport direct avec celle qui nous occupe, et la mort du général Quesnel va peut-être nous mettre sur la voie d'un grand complot intérieur.

— A ce nom du général Quesne, Villefort frissonna.

— En effet, sire, reprit le ministre de la police, tout porterait à coire que cette mort est le résultat, non pas d'un suicide comme on l'avait cru d'abord, mais d'un assassinat; le général Quesnel sortait à ce qu'il paraît d'un club bonapartiste lorsqu'il a disparu. Un homme inconnu était venu le chercher le matin même et lui avait donné rendez-vous rue Saint-Jacques; malheureusement, le valet de chambre du général, qui le coiffait au moment où cet inconnu a été introduit dans le cabinet, a bien entendu qu'il désignait la rue Saint-Jacques, mais n'a pas retenu le numéro.

A mesure que le ministre de la police donnait au roi Louis XVIII ces renseignements, Villefort, qui semblait suspendu à ses lèvres, rougissait et pâlissait.

Le roi se retourna de son côté.

— N'est-ce pas votre avis comme c'est le mien, monsieur de Villefort, que le général Quesnel, que l'on pouvait croire attaché à l'usurpateur, mais qui, réellement, était tout entier à moi, a péri victime d'un guet-apens bonapartiste?

— C'est probable, sire, répondit Villefort; mais ne sait-on rien de plus?

— On est sur les traces de l'homme qui avait donné le rendez-vous.

— On est sur ses traces? répéta Villefort.

— Oui, le domestique a donné son signalement : c'est un homme de cinquante à cinquante-deux ans, brun, avec des yeux noirs couverts d'épais sourcils, et portant moustache; il était vêtu d'une redingote bleue boutonnée, et portait à sa boutonnière une rosette d'officier de la Légion-d'Honneur. Hier on a suivi un individu dont le signalement répond exactement à celui que je viens de dire, et on l'a perdu au coin de la rue de la Jussienne et de la rue Coq-Héron.

Villefort s'était appuyé au dossier d'un fauteuil; car, à mesure que le ministre de la police parlait, il sentait ses jambes se dé-

rober sous lui ; mais lorsqu'il vit que l'inconnu avait échappé aux recherches de l'agent qui le suivait, il respira.

— Vous chercherez cet homme, monsieur, dit le roi au ministre de la police ; car si, comme tout me porte à le croire, le général Quesnel, qui nous eût été si utile en ce moment, a été victime d'un meurtre, bonapartistes ou non, je veux que ses assassins soient cruellement punis.

Villefort eut besoin de tout son sang-froid pour ne point trahir la terreur que lui inspirait cette recommandation du roi.

— Chose étrange ! continua le roi avec un mouvement d'humeur, la police croit avoir tout dit lorsqu'elle a dit : un meurtre

a été commis, et tout fait lorsqu'elle a ajouté : on est sur la trace des coupables.

— Sire, Votre Majesté, sur ce point du moins, sera satisfaite, je l'espère.

— C'est bien, nous verrons; je ne vous retiens pas plus longtemps, baron; monsieur de Villefort, vous devez être fatigué de ce long voyage, allez vous reposer. Vous êtes sans doute descendu chez votre père?

Un éblouissement passa sur les yeux de Villefort.

— Non, sire, dit-il, je suis descendu hôtel de Madrid, rue de Tournon.

— Mais vous l'avez vu ?

— Sire, je me suis fait conduire tout d'abord chez M. le comte de Blacas.

— Mais vous le verrez, du moins.

— Je ne le pense pas, sire.

— Ah! c'est juste, dit Louis XVIII en souriant de manière à prouver quet outes ces questions réitérées n'avaient pas été faites sans intention, j'oubliais que vous êtes en froid avec M. Noirtier, et que c'est un nouveau sacrifice fait à la cause royale et dont il faut que je vous dédommage.

— Sire, la bonté que me témoigne Votre Majesté est une récompense qui dépasse de si loin toutes mes ambitions que je n'ai rien à demander de plus au roi.

— N'importe, monsieur, et nous ne vous oublierons pas, soyez tranquille ; en attendant (le roi détacha la croix de la Légion-d'Honneur qu'il portait d'ordinaire sur son habit bleu, près de la croix de St.-Louis, au-dessus de la plaque de l'ordre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel et de St.-Lazare, et la donnant à Villefort), en attendant, dit-il, prenez toujours cette croix.

— Sire, dit Villefort, Votre Majesté se trompe, cette croix est celle d'officier.

— Ma foi, monsieur, dit Louis XVIII, prenez-la telle qu'elle est; je n'ai pas le temps d'en faire demander une autre. Blacas, vous veillerez à ce que le brevet soit délivré à M. de Villefort.

Les yeux de Villefort se mouillèrent d'une larme d'orgueilleuse joie ; il prit la croix et la baisa.

— Et maintenant, demanda-t-il, quels sont les ordres que me fait l'honneur de me donner Votre Majesté?

— Prenez le repos qui vous est nécessaire et songez que, sans force à Paris pour me servir, vous pouvez m'être à Marseille de la plus grande utilité.

—Sire, répondit Villefort en s'inclinant, dans une heure j'aurai quitté Paris.

— Allez, monsieur, dit le roi, et si je vous oubliais (la mémoire des rois est courte), ne craignez pas de vous rappeler

à mon souvenir..... Monsieur le baron, donnez l'ordre qu'on aille chercher le ministre de la guerre. Blacas, restez.

— Ah! monsieur, dit le ministre de la police à Villefort, en sortant des Tuileries, vous entrez par la bonne porte et votre fortune est faite.

— Sera-t-elle longue? murmura Villefort, en saluant le ministre dont la carrière était finie et en cherchant des yeux une voiture pour rentrer chez lui.

Un fiacre passait sur le quai, Villefort lui fit un signe, le fiacre s'approcha, Villefort donna son adresse et se jeta dans le fond de la voiture, se laissant aller à ses rêves d'ambition.

Dix minutes après, Villefort était rentré chez lui; il commanda ses chevaux pour dans deux heures, et ordonna qu'on lui servît à déjeuner.

Il allait se mettre à table lorsque le timbre de la sonnette retentit sous une main franche et ferme : le valet de chambre alla ouvrir, et Villefort entendit une voix qui prononçait son nom.

— Qui peut déjà savoir que je suis ici? se demanda le jeune homme.

En ce moment le valet de chambre rentra.

— Eh bien, dit Villefort, qu'y-a-t-il donc? qui a sonné? qui me demande?

— Un étranger qui ne veut pas dire son nom.

— Comment, un étranger qui ne veut pas dire son nom? et que me veut cet étranger?

— Il veut parler à monsieur.

— A mo?

— Oui.

— Il m'a nommé ?

— Parfaitement.

— Et quelle apparence a cet étranger ?

— Mais, monsieur, c'est un homme d'une cinquantaine d'années.

— Petit? grand?

— De la taille de monsieur à peu près.

— Brun ou blond?

— Brun, très brun : des cheveux noirs, des yeux noirs, des sourcils noirs.

— Et vêtu? demanda vivement Villefort, vêtu de quelle façon?

— D'une grande lévite bleu boutonnée du haut en bas; décoré de la Légion-d'Honneur.

— C'est lui, murmura Villefort en pâlissant.

— Eh pardieu! dit en paraissant sur la porte l'individu dont nous avons déjà donné deux fois le signalement, voilà bien des façons; est-ce l'habitude à Marseille que les fils fassent faire antichambre à leurs pères?

—Mon père! s'écria Villefort; je ne m'étais donc pas trompé,.... et je me doutais que c'était vous.

—Alors, si tu te doutais que c'était moi, reprit le nouveau venu, en posant sa canne dans un coin et son chapeau sur une chaise, permets-moi de te dire, mon cher Gérard, que ce n'est guère aimable à toi de me faire attendre ainsi.

— Laissez-nous, Germain, dit Villefort.

Le domestique sortit en donnant des marques visibles d'étonnement.

CHAPITRE III.

LE PÈRE ET LE FILS.

M. Noirtier, car c'était en effet lui-même qui venait d'entrer, suivit des yeux le domestique jusqu'à ce qu'il eût refermé la porte ; puis, craignant sans doute qu'il n'écoutât dans l'antichambre, il alla la rou-

vrir derrière lui : la précaution n'était pas inutile, et la rapidité avec laquelle maître Germain se retira prouva qu'il n'était point exempt du péché qui perdit nos premiers pères. M. Noirtier prit alors la peine d'aller fermer lui-même la porte de l'antichambre, revint fermer celle de la chambre à coucher, poussa les verro us, et revint tendre la main à Villefort, qui avait suivi tous ses mouvements avec une surprise dont il n'était pas encore revenu.

—Ah! çà, sais-tu bien, mon cher Gérard, dit-il au jeune homme en le regardant avec un sourire dont il était assez difficile de définir l'expression, que tu n'as pas l'air ravi de me voir?

—Si fait, mon père, dit Villefort, je suis

enchanté ; mais j'étais si loin, je vous avoue, de m'attendre à votre visite, qu'elle m'a quelque peu étourdi.

—Mais, mon cher ami, reprit M. Noirtier en s'asseyant, il me semble que je pourrais vous en dire autant. Comment ! vous m'annoncez vos fiançailles à Marseille pour le 28 février, et le 3 mars vous êtes à Paris.

— Si j'y suis, mon père, dit Gérard en se rapprochant de M. Noirtier, ne vous en plaignez pas, car c'est pour vous que j'y suis venu, et ce voyage vous sauvera peut-être.

— Ah vraiment ! dit M. Noirtier en s'allongeant nonchalamment dans le fauteuil où il était assis ; vraiment ! contez-moi donc

cela, M. le magistrat, ce doit être curieux.

— Mon père, avez-vous entendu parler de certain club bonapartiste qui se tient rue Saint-Jacques?

— N° 53? Oui, j'en suis vice-président.

— Mon père, votre sang-froid me fait frémir.

—Que veux-tu, mon cher? quand on a été proscrit par les montagnards, qu'on est sorti de Paris dans une charrette de foin, qu'on a été traqué dans les landes de Bordeaux par les limiers de M. de Robespierre, cela vous aguerrit à bien des choses.—Continue donc. Eh bien! que s'est-il passé à ce club de la rue Saint-Jacques?

— Il s'y est passé qu'on y a fait venir le général Quesnel, et que le général Quesnel, sorti à neuf heures du soir de chez lui, a été retrouvé le surlendemain dans la Seine.

— Et qui vous a conté cette belle histoire ?

— Le roi lui-même, monsieur.

— Eh bien! moi, en échange de votre histoire, continua Noirtier, je vais vous apprendre une nouvelle.

— Mon père, je crois savoir déjà ce que vous allez me dire.

— Ah ! vous savez le débarquement de Sa Majesté l'empereur ?

— Silence, mon père, je vous prie, pour vous d'abord, et puis ensuite pour moi ; oui, je savais cette nouvelle, et même je la savais avant vous; car depuis trois jours je brûle le pavé de Paris à Marseille avec la rage de ne pouvoir lancer à deux cents lieues en avant de moi la pensée qui me brûle le cerveau.

— Il y a trois jours ! êtes-vous fou ? il y a trois jours, l'empereur n'était pas encore débarqué.

— N'importe, je savais le projet.

— Et comment cela ?

— Par une lettre qui vous était adressée de l'île d'Elbe.

— A moi?

— A vous, et que j'ai surprise dans le portefeuille du messager; si cette lettre était tombée entre les mains d'un autre, à cette heure, mon père, vous seriez fusillé peut-être.

Le père de Villefort se mit à rire.

— Allons, allons, dit-il, il paraît que la Restauration a appris de l'Empire la façon d'expédier promptement les affaires... Fusillé ! mon cher, comme vous y allez! Et cette lettre, où est-elle? Je vous connais trop pour craindre que vous l'ayez laissée traîner.

— Je l'ai brûlée, de peur qu'il n'en restât un seul fragment ; car cette lettre, c'était votre condamnation.

— Et la perte de votre avenir, répondit froidement Noirtier; oui, je comprends cela; mais je n'ai rien à craindre puisque vous me protégez.

— Je fais mieux que cela, monsieur, je vous sauve.

— Ah! diable! ceci devient plus dramatique; expliquez-vous.

— Monsieur, j'en reviens à ce club de la rue Saint-Jacques.

— Il paraît que ce club tient au cœur de messieurs de la police; pourquoi n'ont-ils pas mieux cherché? ils l'auraient trouvé.

— Ils ne l'ont pas trouvé, mais ils sont sur la trace.

— C'est le mot consacré, je le sais bien : quand la police est en défaut, elle dit qu'elle est sur la trace, et le gouvernement attend tranquillement le jour où elle vient dire, l'oreille basse, que cette trace est perdue.

— Oui, mais on a trouvé un cadavre ; le général a été tué, et dans tous les pays du monde cela s'appelle un meurtre.

— Un meurtre, dites-vous? d'ailleurs, rien ne prouve que le général ait été victime d'un meurtre ; on trouve tous les jours des gens dans la Seine, qui s'y sont jetés de désespoir ou qui s'y sont noyés, ne sachant pas nager.

— Mon père, vous savez très bien que le général ne s'est pas noyé par désespoir, et

qu'on ne se baigne pas dans la Seine au mois de janvier. Non, non, ne vous abusez pas, cette mort est bien qualifiée de meurtre.

— Et qui l'a qualifiée ainsi?

— Le roi lui-même.

— Le roi! Je le croyais assez philosophe pour comprendre qu'il n'y a pas de meurtre en politique. En politique, mon cher, vous le savez comme moi, il n'y a pas d'hommes, mais des idées; pas de sentiments, mais des intérêts; en politique, on ne tue pas un homme: on supprime un obstacle, voilà tout. Voulez-vous savoir comment les chosess e sont passées? eh bien, moi je vais vous le dire. On croyait pouvoir compter

sur le général Quesnel, on nous l'avait recommandé de l'île d'Elbe ; l'un de nous va chez lui, l'invite à se rendre rue Saint-Jacques à une assemblée où il trouvera des amis; il y vient, et là on lui déroule tout le plan, le départ de l'île d'Elbe, le débarquement projeté ; puis quand il a tout écouté, tout entendu, qu'il ne reste plus rien à lui apprendre, il répond qu'il est royaliste: alors chacun se regarde; on lui fait faire serment, il le fait, mais de si mauvaise grâce vraiment que c'était tenter Dieu que de jurer ainsi; eh bien, malgré tout cela, on a laissé le général sortir libre, parfaitement libre. Il n'est pas rentré chez lui. Que voulez vous, mon cher? il est sorti de chez nous, il se sera trompé de chemin, voilà tout. Un meurtre! en vérité vous me surprenez, Villefort, vous, substitut du

procureur du roi, de bâtir une accusation sur de si pauvres preuves; est-ce que jamais je me suis avisé de vous dire à vous, quand vous exercez votre métier de royaliste et que vous faites couper la tête à l'un des miens. Mon fils, vous avez commis un meurtre! Non, j'ai dit: Très bien monsieur, vous avez combattu victorieusement; à demain la revanche.

— Mais, mon père, prenez garde, cette revanche sera terrible quand nous la prendrons.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous comptez sur le retour de l'usurpateur?

— Je l'avoue.

— Vous vous trompez, mon père, il ne fera pas dix lieues dans l'intérieur de la France sans être poursuivi, traqué, pris comme une bête fauve.

— Mon cher ami, l'empereur est en ce moment sur la route de Grenoble, le dix ou le douze il sera à Lyon et le vingt ou le vingt-cinq à Paris.

— Les populations vont se soulever..... .

— Pour aller au devant de lui.

— Il n'a avec lui que quelques hommes, et l'on enverra contre lui des armées.

— Qui lui feront escorte pour rentrer dans la capitale. En vérité, mon cher Gérard, vous n'êtes encore qu'un enfant; vous vous croyez bien informé parce qu'un télégraphe vous a dit, trois jours après le débarquement : « L'usurpateur est débarqué à Cannes avec quelques hommes, on est à sa poursuite. » Mais où est-il, que fait-il? vous n'en savez rien : on le poursuit, voilà tout ce que vous savez; eh bien, on le poursuivra ainsi jusqu'à Paris sans brûler une amorce.

— Grenoble et Lyon sont des villes fidèles, et qui lui opposeront une barrière infranchissable.

— Grenoble lui ouvrira ses portes avec enthousiasme, Lyon tout entier ira au devant

de lui. Croyez-moi, nous sommes aussi bien informés que vous, et notre police vaut bien la vôtre : en voulez-vous une preuve? c'est que vous vouliez me cacher votre voyage, et que cependant j'ai su votre arrivée une demi-heure après que vous avez eu passé la barrière ; vous n'avez donné votre adresse à personne qu'à votre postillon, eh bien, je connais votre adresse, et la preuve en est que j'arrive chez vous juste au moment où vous allez vous mettre à table : sonnez donc, et demandez un second couvert, nous dînerons ensemble.

— En effet, répondit Villefort, regardant son père avec étonnement, en effet vous me paraissez bien instruit.

— Eh! mon Dieu, la chose est toute sim-

ple ; vous autres, qui tenez le pouvoir, vous n'avez que les moyens que donne l'argent; nous autres, qui l'attendons, nous avons ceux que donne le dévouement.

— Le dévouement? dit Villefort en riant.

— Oui, le dévouement; c'est ainsi qu'on appelle en termes honnêtes l'ambition qui espère.

Et le père de Villefort étendit lui-même la main vers le cordon de la sonnette pour appeler le domestique, que n'appelait pas son fils.

Villefort lui arrêta le bras.

— Attendez, mon père, dit le jeune homme, encore un mot.

— Dites.

— Si mal faite que soit la police royaliste elle sait cependant une chose terrible.

— Laquelle ?

— C'est le signalement de l'homme qui, le matin du jour où a disparu le général Quesnel, s'est présenté chez lui.

— Ah! elle sait cela, cette bonne police? et ce signalement quel est-il ?

— Teint brun, cheveux, favoris et yeux noirs, redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, rosette d'officier de la Légion-d'Honneur à la boutonnière, chapeau à larges bords et canne de jonc.

— Ah! ah! elle sait cela? dit Noirtier, et pourquoi donc, en ce cas, n'a-t-elle pas mis la main sur cet homme?

— Parce qu'elle l'a perdu hier ou avant-hier au coin de la rue Coq-Héron.

— Quand je vous disais que votre police était une sotte?

— Oui, mais d'un moment à l'autre elle peut le trouver.

— Oui, dit Nortier en regardant insoucieusement autour de lui, oui, si cet homme n'est pas averti, mais il l'est; et, ajouta-t-il en souriant, il va changer de visage et de costume.

A ces mots il se leva, mit bas sa redingote et sa cravate, alla vers une table sur laquelle étaient préparées toutes les pièces du nécessaire de toilette de son fils, prit un rasoir, se savonna le visage, et, d'une main parfaitement ferme, abattit ces favoris compromettants qui donnaient à la police un document si précieux.

Villefort le regardait faire, avec une terreur qui n'était pas exempte d'admiration.

Ses favoris coupés, Noirtier donna un autre tour à ses cheveux; prit, au lieu de sa cravate noire, une cravate de couleur, qui se présentait à la surface d'une malle ouverte; endossa, au lieu de sa redingote bleue et boutonnante, une redingote de Vil-

lefort, de couleur marron et deforme évasée; essaya devant la glace le chapeau à bords retroussés du jeune homme, parut satisfait de la manière dont il lui allait, et, laissant la canne de jonc dans le coin de la cheminée où il l'avait posée, il fit siffler dans sa main nerveuse une petite badine de bambou, avec laquelle l'élégant substitut donnait à sa démarche la désinvolture qui en était une des principales qualités.

— Eh! bien, dit-il, se retournant vers son fils stupéfait, lorsque cette espèce de changement à vue fut opéré; eh! bien, crois-tu que ta police me reconnaisse maintenant?

— Non, mon père, balbutia Villefort; je l'espère du moins.

— Maintenant, mon cher Gérard, conti-

nua Noirtier, je m'en rapporte à ta prudence pour faire disparaître tous les objets que je laisse à ta garde.

—Oh! soyez tranquille, mon père, dit Villefort.

—Oui, oui! et maintenant je crois que tu as raison, et que tu pourrais bien, en effet, m'avoir sauvé la vie; mais, sois tranquille, je te rendrai cela prochainement.

Villefort hocha la tête.

— Tu n'es pas convaincu ?

— J'espère du moins que vous vous trompez.

— Reverras-tu le roi?

— Peut-être.

— Veux-tu passer à ses yeux pour un prophète?

— Les prophètes de malheur sont mal venus à la cour, mon père.

— Oui; mais un jour ou l'autre on leur rend justice; et suppose une seconde restauration, alors tu passeras pour un grand homme.

— Enfin, que dois-je dire au roi ?

—Dis-lui ceci : — « Sire, on vous trompe sur les dispositions de la France, sur l'opinion des villes, sur l'esprit de l'armée ; celui que vous appelez à Paris l'ogre de Corse, qui s'appelle encore l'usurpateur à Nevers,

s'appelle déjà Bonaparte à Lyon, et l'empereur à Grenoble. Vous le croyez traqué, poursuivi, en fuite; il marche, rapide comme l'aigle qu'il rapporte. Les soldats, que vous croyez mourants de faim, écrasés de fatigue, prêts à déserter, s'augmentent comme les atomes de neige autour de la boule qui se précipite. Sire, partez, abandonnez la France à son véritable maître, à celui qui ne l'a pas achetée, mais conquise; partez, sire, non pas que vous couriez quelque danger: votre adversaire est assez fort pour vous faire grâce; mais parce qu'il serait humiliant pour un petit-fils de Saint-Louis de devoir la vie à l'homme d'Arcole, de Marengo et d'Austerlitz. Dis-lui cela, Gérard; ou plutôt, va, ne lui dis rien; dissimule ton voyage; ne te vante pas de ce que tu es venu faire et de ce que tu as fait à Paris; re-

prends la poste; si tu as brûlé le chemin pour venir, dévore l'espace pour retourner; rentre à Marseille, de nuit; pénètre chez toi par une porte de derrière; et là, reste bien doux, bien humble, bien secret, bien inoffensif surtout; car cette fois, je te le jure, nous agirons en gens vigoureux et qui connaissent leurs ennemis. Allez, mon fils, allez, mon cher Gérard, et moyennant cette obéissance aux ordres paternels, ou, si vous l'aimez mieux, cette déférence pour les conseils d'un ami, nous vous maintiendrons dans votre place. Ce sera, ajouta Noirtier en souriant, un moyen pour vous de me sauver une seconde fois, si la bascule politique vous remet un jour en haut et moi en bas. Adieu, mon cher Gérard; à votre prochain voyage descendez chez moi.

Et Noirtier sortit à ces mots, avec la tranquillité qui ne l'avait pas abandonné un instant pendant la durée de cet entretien si difficile.

Villefort, pâle et agité, courut à la fenêtre, entr'ouvrit le rideau, et le vit passer calme et impassible au milieu de deux ou trois hommes de mauvaise mine, embusqués au coin des bornes et à l'angle des rues, qui étaient peut-être là pour arrêter l'homme aux favoris noirs, à la redingote bleue et au chapeau à larges bords.

Villefort demeura ainsi debout et haletant jusqu'à ce que son père eût disparu au carrefour Bussy. Alors il s'élança vers les objets abandonnés par lui, mit au plus profond de sa malle la cravate noire et la

redingote bleue, tordit le chapeau qu'il fourra dans le bas d'une armoire, brisa la canne de jonc en trois morceaux qu'il jeta au feu, mit une casquette de voyage, appela son valet de chambre, lui interdit d'un regard les mille questions qu'il avait envie de faire, régla son compte avec l'hôtel, sauta dans sa voiture qui l'attendait tout attelée, apprit à Lyon que Bonaparte venait d'entrer à Grenoble, et, au milieu de l'agitation qui régnait tout le long de la route, arriva à Marseille, en proie à toutes les transes qui entrent dans le cœur de l'homme avec l'ambition et les premiers honneurs.

CHAPITRE IV.

LES CENT JOURS.

M. Noirtier était un bon prophète, et les choses marchèrent vite comme il l'avait dit. Chacun connaît ce retour de l'île d'Elbe, retour étrange, miraculeux, qui, sans exemple dans le passé, restera probablement sans imitation dans l'avenir.

Louis XVIII n'essaya que faiblement de parer ce coup si rude : son peu de confiance dans les hommes lui ôtait sa confiance dans les évènements. La royauté, ou plutôt la monarchie à peine reconstituée par lui, trembla sur sa base encore incertaine, et un seul geste de l'empereur fit crouler tout cet édifice, mélange informe de vieux préjugés et d'idées nouvelles. Villefort n'eut donc de son roi qu'une reconnaissance non-seulement inutile pour le moment, mais même dangereuse, et cette croix d'officier de la Légion-d'Honneur, qu'il eut la prudence de ne pas montrer, quoique M. de Blacas, comme le lui avait recommandé le roi, lui en eût fait soigneusement expédier le brevet.

Napoléon eût certes destitué Villefort

sans la protection de Noirtier, devenu tout-puissant à la cour des Cent Jours, et par les périls qu'il avait affrontés, et par les services qu'il avait rendus. Ainsi, comme il le lui avait promis, le girondin de 93 et le sénateur de 1806 protégea celui qui l'avait protégé la veille.

Toute la puissance de Villefort se borna donc, pendant cette évocation de l'Empire, dont, au reste, il fut bien facile de prévoir la seconde chute, à étouffer le secret que Dantès avait été sur le point de divulguer.

Le procureur du roi seul fut destitué, soupçonné qu'il était de tiédeur en bonapartisme.

Cependant, à peine le pouvoir impérial fut-il rétabli, c'est-à-dire à peine l'empereur

habita-t-il ces Tuileries que Louis XVIII venait de quitter, et eut-il lancé ses ordres nombreux et divergents, de ce petit cabinet où nous avons, à la suite de Villefort, introduit nos lecteurs, et sur la table de noyer duquel il retrouva, encore tout ouverte et à moitié pleine, la tabatière de Louis XVIII, que Marseille, malgré l'attitude de ses magistrats, commença à sentir fermenter en elle ces brandons de guerre civile toujours mal éteints dans le midi; peu s'en fallut alors que les représailles n'allassent au delà des quelques charivaris dont on assiégea les royalistes enfermés chez eux, et des affronts publics dont on poursuivit ceux qui se hasardaient à sortir.

Par un revirement tout naturel, le digne armateur, que nous avons désigné comme

appartenant au parti populaire, se trouva à son tour en ce moment, nous ne dirons pas tout-puissant, car M. Morrel était un homme prudent et légèrement timide, comme tous ceux qui ont fait une lente et laborieuse fortune commerciale ; mais en mesure, tout dépassé qu'il était par les zélés bonapartistes qui le traitaient de modéré, en mesure, dis-je, d'élever la voix pour faire entendre une réclamation : cette réclamation, comme on le devine facilement, avait trait à Dantès.

Villefort était demeuré debout malgré la chute de son supérieur, et son mariage, en restant décidé, était cependant remis à des temps plus heureux. Si l'empereur gardait le trône, c'était une autre alliance qu'il fallait à Gérard, et son père se chargerait de

la lui trouver; si une seconde restauration ramenait Louis XVIII en France, l'influence de M. de Saint-Méran doublait, ainsi que la sienne, et l'union projetée redevenait plus sortable que jamais.

Le substitut du procureur du roi était donc momentanément le premier magistrat de Marseille, lorsqu'un matin sa porte s'ouvrit et on lui annonça M. Morrel.

Un autre se fût empressé au devant de l'armateur et, par cet empressement, eût indiqué sa faiblesse; mais Villefort était un homme supérieur qui avait, sinon la pratique, du moins l'instinct de toutes choses. Il fit faire antichambre à Morrel, comme il eût fait sous la Restauration, quoiqu'il n'eût personne près de lui, mais par la simple rai-

son qu'il est d'habitude qu'un substitut du procureur du roi fasse faire antichambre ; puis, après un quart d'heure qu'il employa à lire deux ou trois journaux de nuances différentes, il ordonna que l'armateur fût introduit.

M. Morrel s'attendait à trouver Villefort abattu : il le trouva comme il l'avait vu six semaines auparavant, c'est-à-dire calme, ferme, et plein de cette froide politesse, la plus infranchissable de toutes les barrières, qui sépare l'homme élevé de l'homme vulgaire.

Il avait pénétré dans le cabinet de Villefort, convaincu que le magistrat allait trembler à sa vue, et c'était lui, tout au contraire, qui se trouvait tout frissonnant

et tout ému devant ce personnage interrogateur, qui l'attendait, le coude appuyé sur son bureau et le menton appuyé sur sa main.

Il s'arrêta à la porte. Villefort le regarda comme s'il avait quelque peine à le reconnaître. Enfin, après quelques secondes d'examen et de silence, pendant lesquelles le digne armateur tournait et retournait son chapeau entre ses mains:

—M. Morrel, je crois? dit Villefort.

— Oui, monsieur, moi-même, répondit l'armateur.

—Approchez-vous donc, continua le magistrat, en faisant de la main un signe pro-

tecteur, et dites-moi à quelle circonstance je dois l'honneur de votre visite?

— Ne vous en doutez-vous point, monsieur? demanda Morrel.

—Non, pas le moins du monde; ce qui n'empêche pas que je ne sois tout disposé à vous être agréable, si la chose était en mon pouvoir.

—La chose dépend entièrement de vous, monsieur, dit Morrel.

— Expliquez-vous donc alors.

— Monsieur, continua l'armateur reprenant son assurance à mesure qu'il parlait, et affermi d'ailleurs par la justice de sa cause

BIBLIOTHEQUE ROYALE

et la netteté de sa position, vous vous rappelez que, quelques jours avant qu'on n'apprît le débarquement de Sa Majesté l'empereur, j'étais venu réclamer votre indulgence pour un malheureux jeune homme, un marin, second à bord de mon brick; il était accusé, si vous vous le rappelez, de relations avec l'île d'Elbe: ces relations, qui étaient un crime à cette époque, sont aujourd'hui des titres de faveur. Vous serviez Louis XVIII alors, et ne l'avez pas ménagé, monsieur; c'était votre devoir. Aujourd'hui vous servez Napoléon, et vous devez le protéger; c'est votre devoir encore. Je viens donc vous demander ce qu'il est devenu.

Villefort fit un violent effort sur lui-même.

— Le nom de cet homme? demanda-t-il; ayez la bonté de me dire son nom.

— Édemond Dantès.

Évidemment Villefort eût autant aimé, dans un duel, essuyer le feu de son adversaire à vingt-cinq pas, que d'entendre prononcer ainsi ce nom à bout portant; cependant il ne sourcilla point.

De cette façon, se dit en lui-même Villefort, on ne pourra point m'accuser d'avoir fait de l'arrestation de ce jeune homme une question personnelle.

— Dantès? répéta-t-il, Édemond Dantès, dites-vous?

— Oui, monsieur.

Villefort ouvrit alors un gros registre placé dans un casier voisin, recourut à une

table, de la table passa à des dossiers, et, se retournant vers l'armateur :

— Êtes-vous bien sûr de ne pas vous tromper, monsieur ? lui dit-il de l'air le plus naturel.

Si Morrel eût été un homme plus fin ou mieux éclairé sur cette affaire, il eût trouvé bizarre que le substitut du procureur du roi daignât lui répondre sur ces matières complètement étrangères à son ressort; et il se fût demandé pourquoi Villefortne le renvoyait point aux registres d'écrous, aux gouverneurs de prison, au préfet du département.

Mais Morrel, cherchant en vain la crainte dans Villefort, n'y vit plus, du moment où toute crainte paraissait absente, que de la

condescendance : Villefort avait rencontré juste.

—Non, monsieur, dit Morrel, je ne me trompe pas ; d'ailleurs je connais le pauvre garçon depuis dix ans, et il est à mon service depuis quatre. Je vins, vous en souvenez-vous ? il y a six semaines, vous prier d'être clément, comme je viens aujourd'hui vous prier d'être juste pour le pauvre garçon ; vous me reçûtes même assez mal, et me répondîtes en homme mécontent. Ah ! c'est que les royalistes étaient durs aux bonapartistes en ce temps-là !

— Monsieur, répondit Villefort, arrivant à la parade avec sa prestesse et son sang-froid ordinaires, j'étais royaliste alors que je croyais les Bourbons, non-seulement les hé-

ritiers légitimes du trône, mais encore les élus de la nation; mais le retour miraculeux dont nous venons d'être témoin m'a prouvé que je me trompais. Le génie de Napoléon a vaincu : le monarque légitime est le monarque aimé.

— A la bonne heure, s'écria Morrel avec sa bonne grosse franchise, vous me faites plaisir de me parler ainsi, et j'en augure bien pour le sort d'Édemond.

— Attendez donc, reprit Villefort en feuilletant un nouveau registre, j'y suis : c'est un marin, n'est-ce pas, qui épousait une Catalane? Oui, oui; oh! je me rappelle maintenant, la chose était très grave.

— Comment cela?

— Vous savez qu'en sortant de chez moi il avait été conduit aux prisons du Palais-de-Justice.

— Oui ; eh! bien?

— Eh! bien, j'ai fait mon rapport à Paris; j'ai envoyé les papiers trouvés sur lui. C'était mon devoir, que voulez-vous... et huit jours après son arrestation, le prisonnier fut enlevé.

— Enlevé ! s'écria Morrel; mais qu'a-t-on pu faire du pauvre garçon?

—Oh ! rassurez-vous. Il aura été transporté à Fenestrelles, à Pignerol, aux îles Sainte-Marguerite; ce que l'on appelle dépaysé, en termes d'administration ; et un

beau matin vous allez le voir revenir prendre le commandement de son navire.

—Qu'il vienne quand il voudra, sa place lui sera gardée. Mais comment n'est-il pas déjà revenu ? Il me semble que le premier soin de la justice bonapartiste eût dû être de mettre dehors ceux qu'avait incarcérés la justice royaliste.

—N'accusez pas témérairement, mon cher monsieur Morrel, répondit Villefort ; il faut en toutes choses procéder légalement. L'ordre d'incarcération était venu d'en haut, il faut que d'en haut aussi vienne l'ordre de liberté. Or, Napoléon est rentré depuis quinze jours à peine ; à peine aussi les lettres d'abolition doivent-elles être expédiées.

— Mais, demanda Morrel, n'y a-t-il pas moyen de presser les formalités, maintenant que nous triomphons? J'ai quelques amis, quelque influence; je puis obtenir mainlevée de l'arrêt.

— Il n'y a pas eu d'arrêt.

— De l'écrou, alors.

— En matière politique, il n'y a pas de registre d'écrou : parfois les gouvernements ont intérêt à faire disparaître un homme sans qu'il laisse trace de son passage; des notes d'écrou guideraient les recherches.

— C'était comme cela sous les Bourbons peut-être, mais maintenant.....

—C'est comme cela dans tous les temps, mon cher monsieur Morrel : les gouvernements se suivent et se ressemblent ; la machine pénitentiaire montée sous Louis XIV va encore aujourd'hui, à la Bastille près. L'empereur a toujours été plus strict pour le règlement de ses prisons que ne l'a été le grand roi lui-même ; et le nombre des incarcérés dont les registres ne gardent aucune trace est incalculable.

Tant de bienveillance eût détourné des certitudes, et Morrel n'avait pas même de soupçons.

—Mais enfin, monsieur de Villefort, dit-il, quel conseil me donneriez-vous qui hâtât le retour du pauvre Dantès?

—Un seul, monsieur; faite sune pétition au ministre de la justice.

—Oh! monsieur, nous savons ce que c'est que les pétitions : le ministre en reçoit deux cents par jour et n'en lit point quatre.

— Oui, reprit Villefort; mais il lira une pétition envoyée par moi, apostillée par moi, adressée directement par moi.

— Et vous vous chargeriez de faire parvenir cette pétition, monsieur?

— Avec le plus grand plaisir. Dantès pouvait être coupable alors, mais il est innocent aujourd'hui; et il est de mon devoir de rendre la liberté à celui qu'il a été de mon devoir de faire mettre en prison.

Villefort prévenait ainsi le danger d'une enquête peu probable, mais possible, enquête qui le perdait sans ressource.

— Mais comment écrit-on au ministre ?

— Mettez-vous là, monsieur Morrel, dit Villefort en cédant sa place à l'armateur ; je vais vous dicter.

— Vous auriez cette bonté ?

— Sans doute ; ne perdons pas de temps, nous n'en avons déjà que trop perdu.

—Oui, monsieur ; songeons que le pauvre garçon attend, souffre et se désespère peut-être.

Villefort frissonna à l'idée de ce prisonnier, le maudissant dans le silence et l'ob-

scurité ; mais il était engagé trop avant pour reculer : Dantès devait être brisé entre les rouages de son ambition.

—J'attends, monsieur, dit l'armateur assis dans le fauteuil de Villefort, et une plume à la main.

Villefort, alors, dicta une demande dans laquelle, dans un but excellent, il n'y avait point à en douter, il exagérait le patriotisme de Dantès et les services rendus par lui à la cause bonapartiste ; dans cette demande, Dantès était devenu un des agents les plus actifs du retour de Napoléon; il était évident qu'en voyant une parcille pièce le ministre devait faire justice à l'instant même, si justice n'était point faite déjà.

La pétition terminée, Villefort la relut à haute voix.

— C'est cela, dit-il, et maintenant reposez-vous sur moi.

— Et la pétition partira bientôt, monsieur?

— Aujourd'hui même.

— Apostillée par vous?

— La meilleure apostille que je puisse mettre, monsieur, est de certifier véritable tout ce que vous dites dans cette demande.

Et Villefort s'assit à son tour, et sur un

coin de la pétition appliqua son certificat.

—Maintenant, monsieur, que faut-il faire? demanda Morrel.

— Attendre, reprit Villefort ; je réponds de tout.

Cette assurance rendit l'espoir à Morrel; il quitta le substitut du procureur du roi enchanté de lui, et alla annoncer au vieux père de Dantès qu'il ne tarderait pas à revoir son fils.

Quant à Villefort, au lieu de l'envoyer à Paris, il conserva précieusement entre ses mains cette demande qui, pour sauver Dantès dans le présent, le compromettait si

effroyablement dans l'avenir, en supposant une chose que l'aspect de l'Europe et la tournure des évènements permettait déjà de supposer, c'est-à-dire une seconde restauration.

Dantès demeura donc prisonnier : perdu dans les profondeurs de son cachot, il n'entendit point le bruit formidable de la chute du trône de Louis XVIII, et celui plus épouvantable encore de l'écroulement de l'Empire.

Mais Villefort, lui, avait tout suivi d'un œil vigilant, tout écouté d'une oreille attentive. Deux fois, pendant cette courte apparition impériale que l'on appela les Cent Jours, Morrel était revenu à la charge, insistant toujours pour la liberté de Dantès,

et à chaque fois Villefort l'avait calmé par des promesses et des espérances; enfin Waterloo arriva. Morrel ne reparut pas chez Villefort: l'armateur avait fait pour son jeune ami tout ce qu'il était humainement possible de faire; essayer de nouvelles tentatives sous cette seconde restauration était se compromettre inutilement.

Louis XVIII remonta sur le trône. Villefort, pour qui Marseille était plein de souvenirs, devenus pour lui des remords, demanda et obtint la place de procureur du roi vacante à Toulouse; quinze jours après son installation dans sa nouvelle résidence, il épousa mademoiselle Renée de Saint-Méran, dont le père était mieux en cour que jamais.

Voilà comment Dantès, pendant les Cent Jours et après Waterloo, demeura sous les verrous, oublié, sinon des hommes, au moins de Dieu.

Danglars comprit toute la portée du coup dont il avait frappé Dantès, en voyant revenir Napoléon en France: sa dénonciation avait touché juste, et comme tous les hommes d'une certaine portée pour le crime et d'une moyenne intelligence pour la vie ordinaire, il appela cette coïncidence bizarre *un décret de la Providence*.

Mais quand Napoléon fut de retour à Paris, et que sa voix retentit de nouveau, impérieuse et puissante, Danglars eut peur; à chaque instant, il s'attendit à voir reparaître Dantès, Dantès sachant tout, Dantès

menaçant et fort pour toutes les vengeances; alors il manifesta à M. Morrel le désir de quitter le service de mer, et se fit recommander par lui à un négociant espagnol, chez lequel il entra comme commis d'ordre vers la fin de mars, c'est-à-dire dix ou douze jours après la rentrée de Napoléon aux Tuileries; il partit donc pour Madrid, et l'on n'en entendit plus parler.

Fernand, lui, ne comprit rien. Dantès était absent, c'était tout ce qu'il lui fallait. Qu'était-il devenu? Il ne chercha point à le savoir. Seulement, pendant tout le répit que lui donnait son absence, il s'ingénia, partie à abuser Mercédès sur les motifs de cette absence; partie à méditer des plans d'émigration et d'enlèvement; de temps en temps aussi, et c'étaient les heures sombres de sa

vie, il s'asseyait sur la pointe du cap Pharo, de cet endroit où l'on distingue à la fois Marseille et le village des Catalans, regardant, triste et immobile comme un oiseau de proie, s'il ne verrait point, par l'une de ces deux routes, revenir le beau jeune homme, à la démarche libre, à la tête haute, qui, pour lui aussi, était devenu le messager d'une rude vengeance. Alors, le dessein de Fernand était arrêté, il cassait la tête de Dantès d'un coup de fusil et se tuait après, se disait-il à lui-même, pour colorer son assassinat. Mais Fernand s'abusait : cet homme-là ne se fût jamais tué, car il espérait toujours.

Sur ces entrefaites, et parmi tant de fluctuations douloureuses, l'Empire appela un dernier ban de soldats, et tout ce qu'il y avait d'hommes en état de porter les armes

s'élança hors de France à la voix retentissante de l'empereur.

Fernand partit comme les autres, quittant sa cabane et Mercédès, et rongé de cette sombre et terrible pensée que derrière lui peut-être son rival allait revenir et épouser celle qu'il aimait.

Si Fernand avait jamais dû se tuer, c'était en quittant Mercédès qu'il l'eût fait.

Ses attentions pour Mercédès, la pitié qu'il paraissait donner à son malheur, le soin qu'il prenait d'aller au devant de ses moindres désirs, avaient produit l'effet que produisent toujours sur les cœurs généreux les apparences du dévouement : Mercédès avait toujours aimé Fernand d'amitié ; son ami-

tié s'augmenta pour lui d'un nouveau sentiment, la reconnaissance.

— Mon frère, dit-elle en attachant le sac du conscrit sur les épaules du Catalan, mon frère, mon seul ami, ne vous faites pas tuer, ne me laissez pas seule dans ce monde où je pleure et où je serai seule dès que vous n'y serez plus.

Ces paroles, dites au moment du départ, rendirent quelque espoir à Fernand. Si Dantès ne revenait pas, Mercédès pourrait donc un jour être à lui.

Mercédès resta seule sur cette terre nue qui ne lui avait jamais paru si aride, et avec la mer immense pour horizon. Toute baignée de pleurs, comme cette folle dont on

nous raconte la douloureuse histoire, on la voyait errer sans cesse autour du petit village des Catalans : tantôt, s'arrêtant sous le soleil ardent du Midi, debout, immobile, muette comme une statue, et regardant Marseille ; tantôt, assise au bord du rivage, écoutant ce gémissement de la mer, éternel comme sa douleur, et se demandant sans cesse s'il ne valait pas mieux se pencher en avant, se laisser aller à son propre poids, ouvrir l'abîme et s'y engloutir, que de souffrir ainsi toutes ces cruelles alternatives d'une attente sans espérance.

Ce ne fut pas le courage qui manqua à Mercédès pour accomplir ce projet, ce fut la religion qui lui vint en aide et qui la sauva du suicide.

Caderousse fut appelé comme Fernand ; seulement, comme il avait huit ans de plus que le Catalan et qu'il était marié, il ne fit partie que du troisième ban, et fut envoyé sur les côtes.

Le vieux Dantès, qui n'était plus soutenu que par l'espoir, perdit l'espoir à la chute de l'empereur.

Cinq mois, jour pour jour, après avoir été séparé de son fils, et presque à la même heure où il avait été arrêté, il rendit le dernier soupir entre les bras de Mercédès.

M. Morrel pourvut à tous les frais de son enterrement, et paya les pauvres petites dettes que le vieillard avait faites pendant sa maladie.

Il y avait plus que de la bienfaisance à agir ainsi, il y avait du courage. Le Midi était en feu, et secourir, même à son lit de mort, le père d'un bonapartiste aussi dangereux que Dantès, était un crime.

CHAPITRE V.

LE PRISONNIER FURIEUX ET LE PRISONNIER FOU.

Un an environ après le retour de Louis XVIII, il y eut une visite de M. l'inspecteur général des prisons.

Dantès entendit rouler et grincer du fond

— Je ne sais pas pourquoi on nous fait faire ces tournées inutiles. Qui voit une prison en voit cent ; qui entend un prisonnier en entend mille ; c'est toujours la même chose : mal nourris et innocents. En avez-vous d'autres?

— Oui, nous avons les prisonniers dangereux ou fous, que nous gardons au cachot.

— Voyons, dit l'inspecteur avec un air de profonde lassitude, faisons notre métier jusqu'au bout ; descendons dans les cachots.

— Attendez, dit le gouverneur, que l'on aille au moins chercher deux hommes ; les prisonniers commettent parfois, ne fût-ce que par dégoût de la vie et pour se faire con-

damner à mort, des actes de désespoir inutiles : vous pourriez être victime de l'un de ces actes.

— Prenez donc vos précautions, dit l'inspecteur.

En effet, on envoya chercher deux soldats et l'on commença de descendre par un escalier si suant, si infect, si moisi, que rien que le passage dans un pareil endroit affectait désagréablement à la fois la vue, l'odorat et la respiration.

— Oh ! fit l'inspecteur, en s'arrêtant à moitié de la descente, qui diable peut loger là ?

— Un conspirateur des plus dangereux,

et qui nous est particulièrement recommandé comme un homme capable de tout.

— Il est seul ?

— Certainement.

— Depuis combien de temps est-il là ?

— Depuis un an à peu près.

— Et il a été mis dans ce cachot dès son entrée ?

— Non, monsieur, mais après avoir voulu tuer le porte-clefs chargé de lui porter sa nourriture.

— Il a voulu tuer le porte clefs ?

— Oui, monsieur, celui-là même qui nous éclaire. N'est-il pas vrai, Antoine? demanda le gouverneur.

— Il a voulu me tuer tout de même, répondit le porte-clefs.

— Ah! çà; mais c'est donc un fou que cet homme ?

— C'est pis que cela, dit le porte-clefs, c'est un démon.

— Voulez-vous qu'on s'en plaigne ? demanda l'inspecteur au gouverneur.

— Inutile, monsieur, il est assez puni comme cela; d'ailleurs, à présent, il touche presque à la folie, et, selon l'expérience que

nous donnent nos observations, avant une autre année d'ici il sera complètement aliéné.

— Ma foi, tant mieux pour lui, dit l'inspecteur ; une fois fou tout-à-fait, il souffrira moins.

C'était, comme on le voit, un homme plein d'humanité que cet inspecteur, et bien digne des fonctions philanthropiques qu'il remplissait.

— Vous avez raison, monsieur, dit le gouverneur, et votre réflexion prouve que vous avez profondément étudié la matière. Ainsi nous avons, dans un cachot qui n'est séparé de celui-ci que par une vingtaine de pieds, et dans lequel on descend par un autre escalier, un vieil abbé, ancien chef

de parti en Italie, qui est ici depuis 1811, auquel la tête a tourné vers la fin de 1813, et qui, depuis ce moment, n'est pas physiquement reconnaissable : il pleurait, il rit ; il maigrissait, il engraisse. Voulez-vous le voir plutôt que celui-ci; sa folie est divertissante et ne vous attristera point.

Je les verrai l'un et l'autre, répondit l'inspecteur; il faut faire son état en conscience.

L'inspecteur en était à sa première tournée, et voulait donner bonne idée de lui à l'autorité.

— Entrons donc chez celui-ci d'abord, ajouta t-il.

— Volontiers, répondit le gouverneur, et il fit un signe au porte-clefs qui ouvrit la porte.

Au grincement des massives serrures, au cri des gonds rouillés tournants sur leurs pivots, Dantès, accroupi dans un angle de son cachot, où il recevait avec un bonheur indicible le mince rayon de jour qui filtrait à travers un étroit soupirail grillé, releva la tête.

A la vue d'un homme inconnu, éclairé par deux porte-clefs tenant des torches, accompagné par deux soldats, et auquel le gouverneur parlait le chapeau à la main, Dantès devina ce dont il s'agissait, et, voyant enfin se présenter une occasion d'implorer

une autorité supérieure, bondit en avant les mains jointes.

Les soldats croisèrent aussitôt la baïonnette, car ils crurent que le prisonnier s'élançait vers l'inspecteur avec de mauvaises intentions.

L'inspecteur lui-même fit un pas en arrière.

Dantès vit qu'on l'avait présenté comme un homme à craindre.

Alors il réunit dans son regard tout ce que le cœur de l'homme peut contenir de mansuétude et d'humilité, et, s'exprimant avec une sorte d'éloquence pieuse qui éton-

na les assistants, il essaya de toucher l'âme de son visiteur.

L'inspecteur écouta le discours de Dantès jusqu'au bout; puis, se tournant vers le gouverneur :

— Il tournera à la dévotion, dit-il à demi-voix ; il est déjà disposé à des sentiments plus doux. Voyez, la peur fait son effet sur lui, il a reculé devant les baïonnettes; or, un fou ne recule devant rien : j'ai fait sur ce sujet des observations bien curieuses à Charenton.

Puis, se retournant vers le prisonnier :

— En résumé, dit-il, que demandez-vous?

— Je demande quel crime j'ai commis ; je demande que l'on me donne des juges ; je demande que mon procès soit instruit ; je demande enfin qu'on me fusille si je suis coupable, mais aussi qu'on me mette en liberté si je suis innocent.

— Êtes-vous bien nourri ? demanda l'inspecteur.

— Oui, je le crois, je n'en sais rien. Mais cela importe peu ; ce qui doit importer, non-seulement à moi malheureux prisonnier, mais encore à tous les fonctionnaires rendant la justice, mais encore au roi qui nous gouverne, c'est qu'un innocent ne soit pas victime d'une dénonciation infâme, et ne meure pas sous les verrous en maudissant ses bourreaux.

— Vous êtes bien humble aujourd'hui, dit le gouverneur ; vous n'avez pas toujours été comme cela. Vous parliez tout autrement, mon cher ami, le jour où vous vouliez assommer votre gardien.

— C'est vrai, monsieur, dit Dantès, et j'en demande bien humblement pardon à cet homme, qui a toujours été bon pour moi... Mais, que voulez-vous? j'étais fou, j'étais furieux.

— Et vous ne l'êtes plus ?

— Non, monsieur ; car la captivité m'a plié, brisé, anéanti... Il y a si longtemps que je suis ici!

— Si longtemps ?... Et à quelle époque

avez-vous été arrêté? demanda l'inspecteur.

— Le 28 février 1815, à deux heures de l'après-midi.

L'inspecteur calcula.

— Nous sommes au 30 juillet 1816; que dites-vous donc? il n'y a que dix-sept mois que vous êtes prisonnier.

— Que dix-sept mois! reprit Dantès. Ah! monsieur, vous ne savez pas ce que c'est que dix-sept mois de prison: dix-sept années, dix-sept siècles; surtout pour un homme qui, comme moi, touchait au bonheur, pour un homme qui, comme moi, allait épouser une femme aimée, pour un homme qui voyait s'ouvrir devant lui une carrière honorable, et à qui tout manque à l'instant; qui, du milieu du jour le plus beau, tombe dans la nuit la

plus profonde, qui voit sa carrière détruite, qui ne sait pas si celle qu'il aimait l'aime toujours, qui ignore si son vieux père est mort ou vivant. Dix-sept mois de prison, pour un homme habitué à l'air de la mer, à l'indépendance du marin, à l'espace, à l'immensité, à l'infini, monsieur, dix-sept mois de prison, c'est plus que ne le méritent tous les crimes que désigne par les noms les plus odieux la langue humaine. Ayez donc pitié de moi, monsieur, et demandez pour moi, non pas l'indulgence, mais la rigueur; non pas une grâce, mais un jugement: des juges, monsieur, je ne demande que des juges; on ne peut pas refuser des juges à un accusé.

— C'est bien, dit l'inspecteur; on verra.

Puis, se retournant vers le gouverneur :

— En vérité, dit-il, le pauvre diable me fait de la peine. En remontant, vous me montrerez son livre d'écrou.

— Certainement, dit le gouverneur ; mais je crois que vous trouverez contre lui des notes terribles.

— Monsieur, continua Dantès, je sais que vous ne pouvez pas me faire sortir d'ici de votre propre décision ; mais vous pouvez transmettre ma demande à l'autorité, vous pouvez provoquer une enquête, vous pouvez, enfin, me faire mettre en jugement : un jugement, c'est tout ce que je demande ; que je sache quel crime j'ai commis, et à quelle peine je suis condamné ; car, voyez-

vous, l'incertitude c'est le pire de tous les supplices.

— Éclairez-moi, dit l'inspecteur.

— Monsieur, s'écria Dantès, je comprends au son de votre voix que vous êtes ému. Monsieur, dites-moi d'espérer.

— Je ne puis vous dire cela, répondit l'inspecteur; je puis seulement vous promettre d'examiner votre dossier.

— Oh! alors, monsieur, je suis libre, je suis sauvé.

— Qui vous a fait arrêter? demanda l'inspecteur.

— M. de Villefort, répondit Dantès. Voyez-le et entendez-vous avec lui.

— M. de Villefort n'est plus à Marseille depuis un an, mais à Toulouse.

— Ah! cela ne m'étonne plus, murmura Dantès; mon seul protecteur est éloigné.

— M. de Villefort avait-il quelque motif de haine contre vous? demanda l'inspecteur.

— Aucun, monsieur; et même il a été bienveillant pour moi.

— Je pourrai donc me fier aux notes qu'il a laissées sur vous, ou qu'il me donnera?

— Entièrement, monsieur.

— C'est bien. Attendez.

Dantès tomba à genoux, levant les deux mains vers le ciel, et murmurant une prière dans laquelle il recommandait à Dieu cet homme qui était descendu dans sa prison, pareil au Sauveur allant délivrer les âmes de l'enfer.

La porte se referma ; mais l'espoir descendu avec l'inspecteur était resté enfermé dans le cachot de Dantès.

— Voulez-vous voir le registre d'écrou tout de suite, demanda le gouverneur, ou passer au cachot de l'abbé?

— Finissons-en avec les cachots tout d'un coup, répondit l'inspecteur. Si je remontais au jour, je n'aurais peut-être plus le courage de continuer ma triste mission.

— Ah ! celui-là n'est point un prisonnier comme l'autre, et sa folie, à lui, est moins attristante que la raison de son voisin.

— Et quelle est sa folie?

— Oh ! une folie étrange : il se croit possesseur d'un trésor immense. La première année de sa captivité, il a fait offrir au gouvernement un million si le gouvernement le voulait mettre en liberté; la seconde année, deux millions ; la troisième, trois millions, et ainsi progressivement. Il en est à sa cinquième année de captivité : il va vous

demander de vous parler en secret, et vous offrira cinq millions.

— Ah! ah! c'est curieux en effet, dit l'inspecteur; et comment appelez-vous ce millionnaire?

— L'abbé Faria.

— N° 27? dit l'inspecteur.

— C'est ici. Ouvrez, Antoine.

Le porte-clefs obéit, et le regard curieux de l'inspecteur plongea dans le cachot de l'*abbé fou*.

C'était ainsi que l'on nommait généralement le prisonnier.

Au milieu de la chambre, dans un cercle tracé sur la terre avec un morceau de plâtre détaché du mur, était couché un homme presque nu, tant ses vêtements étaient tombés en lambeaux. Il dessinait dans ce cercle des lignes géométriques fort nettes, et paraissait aussi occupé de résoudre son problème qu'Archimède l'était lorsqu'il fut tué par un soldat de Marcellus. Aussi ne bougea-t-il pas même au bruit que fit le cachot en s'ouvrant, et ne sembla-t-il se réveiller que lorsque la lumière des torches éclaira d'un éclat inaccoutumé le sol humide sur sur lequel il travaillait. Alors il se retourna, et vit avec étonnement la nombreuse compagnie qui venait de descendre dans son cachot.

Aussitôt il se l[illegible]vivement, prit une cou-

verture jetée sur le pied de son lit misérable, et se drapa précipitamment pour paraître dans un état plus décent aux yeux des étrangers.

— Que demandez-vous? dit l'inspecteur sans varier sa formule.

— Moi, monsieur ? dit l'abbé d'un air étonné; je ne demande rien.

— Vous ne comprenez pas, reprit l'inspecteur: je suis agent du gouvernement, j'ai mission de descendre dans les prisons et d'écouter les réclamations des prisonniers.

— Oh! alors, monsieur, c'est autre chose,

s'écria vivement l'abbé, et j'espère que nous allons nous entendre.

— Voyez, dit tout bas le gouverneur, cela ne commence-t-il pas comme je vous l'avais annoncé?

— Monsieur, continua le prisonnier, je suis l'abbé Faria, né à Rome; j'ai été vingt ans secrétaire du cardinal Rospigliosi; j'ai été arrêté, je ne sais trop pourquoi, vers le commencement de l'année 1811; depuis ce temps je réclame ma liberté des autorités italiennes et françaises.

— Pourquoi près des autorités italiennes? demanda le gouverneur.

— Parce que j'ai été arrêté à Piombino,

et que je présume que, comme Milan et Florence, Piombino est devenu le chef-lieu de quelque département français.

L'inspecteur et le gouverneur se regardèrent en riant.

— Diable, mon cher, dit l'inspecteur, vos nouvelles de l'Italie ne sont pas fraîches.

— Elles datent du jour où j'ai été arrêté, monsieur, dit l'abbé Faria; et comme Sa Majesté l'empereur avait créé la royauté de Rome pour le fils que le ciel venait de lui envoyer, je présume que, poursuivant le cours de ses conquêtes, il a accompli le rêve de Machiavel et de César Borgia, qui

était de faire de toute l'Italie un seul et unique royaume.

— Monsieur, dit l'inspecteur, la Providence a heureusement apporté quelque changement à ce plan gigantesque dont vous me paraissez assez chaud partisan.

— C'est le seul moyen de faire de l'Italie un État fort, indépendant et heureux, répondit l'abbé.

— Cela est possible, répondit l'inspecteur, mais je ne suis pas venu ici pour faire avec vous un cours de politique ultramontaine, mais pour vous demander, ce que j'ai déjà fait, si vous avez quelques réclamations à faire sur la manière dont vous êtes nourri et logé.

— La nourriture est ce qu'elle est dans toutes les prisons, répondit l'abbé, c'est-à-dire fort mauvaise; quant au logement, vous le voyez, il est humide et malsain, mais néanmoins assez convenable pour un cachot. Maintenant ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais bien de révélations de la plus haute importance et du plus haut intérêt que j'ai à faire au gouvernement.

— Nous y voici, dit tout bas le gouverneur à l'inspecteur.

— Voilà pourquoi je suis si heureux de vous voir, continua l'abbé, quoique vous m'ayez dérangé dans un calcul fort important, et qui, s'il réussit, changera peut-être le système de Newton. Pouvez-vous m'ac-

corder la faveur d'un entretien particulier?

— Hein! que disais-je? fit le gouverneur à l'inspecteur.

— Vous connaissez votre personnel, répondit ce dernier en souriant. Puis, se retournant vers Faria :

— Monsieur, dit-il, ce que vous demandez est impossible.

— Cependant, monsieur, reprit l'abbé, s'il s'agissait de faire gagner au gouvernement une somme énorme, une somme de cinq millions, par exemple?

— Ma foi, dit l'inspecteur en se retour-

nant à son tour vers le gouverneur, vous aviez prédit jusqu'au chiffre.

— Voyons, reprit l'abbé s'apercevant que l'inspecteur faisait un mouvement pour se retirer, il n'est pas nécessaire que nous soyons absolument seuls; monsieur le gouverneur pourra assister à notre entretien.

— Mon cher monsieur, dit le gouverneur, malheureusement nous savons d'avance et par cœur ce que vous direz. Il s'agit de vos trésors, n'est-ce pas?

Faria regarda cet homme railleur avec des yeux où un observateur désintéressé eût vu certes luire l'éclair de la raison et de la vérité.

— Sans doute, dit-il; de quoi voulez-vous que je parle, sinon de cela?

— Monsieur l'inspecteur, continua le gouverneur, je puis vous raconter cette histoire aussi bien que l'abbé, car il y a quatre ou cinq ans que j'en ai les oreilles rebattues.

— Cela prouve, monsieur le gouverneur, dit l'abbé, que vous êtes comme ces gens dont parle l'Écriture, qui ont des yeux et qui ne voient pas, qui ont des oreilles et qui n'entendent pas.

— Mon cher monsieur, dit l'inspecteur, le gouvernement est riche et n'a, Dieu merci, pas besoin de votre argent; gardez-

le donc pour le jour où vous sortirez de prison.

L'œil de l'abbé se dilata; il saisit la main de l'inspecteur.

— Mais si je n'en sors pas de prison, dit-il, si, contre toute justice, on me retient dans ce cachot, si j'y meurs sans avoir légué mon secret à personne, ce trésor sera donc perdu? Vaut-il pas mieux que le gouvernement en profite et moi aussi. J'irai jusqu'à six millions, monsieur, oui, j'abandonnerai six millions, et je me contenterai du reste, si l'on veut me rendre la liberté.

— Sur ma parole, dit l'inspecteur à demi-voix, si l'on ne savait pas que cet homme

est fou, il parle avec un accent si convaincu qu'on croirait qu'il dit la vérité.

— Je ne suis pas fou, monsieur, et je dis bien la vérité, reprit Faria, qui avec cette finesse d'ouïe particulière aux prisonniers, n'avait pas perdu une seule des paroles de l'inspecteur. Ce trésor dont je vous parle existe bien réellement, et j'offre de signer un traité avec vous, en vertu duquel vous me conduirez à l'endroit désigné par moi: on fouillera la terre sous nos yeux, et si je mens, si l'on ne trouve rien, si je suis un fou comme vous le dites, eh bien! vous me ramènerez dans ce même cachot où je resterai éternellement, et où je mourrai sans plus rien demander à vous ni à personne.

Le gouverneur se mit à rire.

— Et est-ce bien loin, votre trésor? demanda-t-il.

— A cent lieues d'ici à peu près, dit Faria.

— La chose n'est pas mal imaginée, dit le gouverneur; si tous les prisonniers voulaient s'amuser à promener leurs gardiens pendant cent lieues, et si les gardiens consentaient à faire une pareille promenade, ce serait une excellente chance que les prisonniers se ménageraient de prendre la clef des champs dès qu'ils en trouveraient l'occasion, et pendant un pareil voyage l'occasion se présenterait certainement.

— C'est un moyen connu, dit l'inspec-

teur, et monsieur n'a pas même le mérite de l'invention.

Puis, se retournant vers l'abbé :

— Je vous ai demandé si vous étiez bien nourri, dit-il.

— Monsieur, répondit Faria, jurez-moi sur le Christ de me délivrer, si je vous ai dit vrai, et je vous indiquerai l'endroit où le trésor est enfoui.

— Etes vous bien nourri? répéta l'inspecteur.

— Monsieur, vous ne risquez rien ainsi, et vous voyez bien que ce n'est pas pour me ménager une chance pour me sauver,

puisque je resterai en prison tandis qu'on fera le voyage.

— Vous ne répondez pas à ma question, reprit avec impatience l'inspecteur.

— Ni vous à ma demande, s'écria l'abbé. Soyez donc maudit comme les autres insensés qui n'ont pas voulu me croire! Vous ne voulez pas de mon or, je le garderai ; vous me refusez la liberté, Dieu me l'enverra. Allez, je n'ai plus rien à dire.

Et l'abbé, rejetant sa couverture, ramassa son morceau de plâtre, et alla s'asseoir de nouveau au milieu de son cercle où il continua ses lignes et ses chiffres.

— Que fait-il là ? dit l'inspecteur en se retirant.

— Il compte ses trésors, reprit le gouverneur.

Faria répondit à ce sarcasme par un coup d'œil empreint du plus suprême mépris.

Ils sortirent. Le geôlier referma la porte derrière eux.

— Il aura en effet possédé quelques trésors, dit l'inspecteur en remontant l'escalier.

— Ou il aura rêvé qu'il les possédait, répondit le gouverneur, et le lendemain il se sera reveillé fou.

— En effet, dit l'inspecteur, avec la naïveté

de la corruption, s'il eût été réellement riche, il ne serait pas en prison.

Ainsi finit l'aventure pour l'abbé Faria. Il demeura prisonnier, et, à la suite de cette visite, sa réputation de fou réjouissant s'augmenta encore.

Caligula ou Néron, ces grands chercheurs de trésors, ces désireurs de l'impossible, eussent prêté l'oreille aux paroles de ce pauvre homme, et lui eussent accordé l'air qu'il désirait, l'espace qu'il estimait à un si haut prix, et la liberté qu'il offrait de payer si cher. Mais les rois de nos jours, maintenus dans la limite du probable, n'ont plus même l'audace de la volonté; ils craignent l'oreille qui écoute les ordres qu'ils donnent, l'œil qui scrute leurs actions; ils ne sentent

plus la supériorité de leur essence divine; ils sont des hommes couronnés voilà tout. Jadis ils se croyaient ou du moins se disaient fils de Jupiter et retenaient quelque chose des façons du dieu leur père : on ne contrôle pas facilement ce qui se passe au delà des nuages ; aujourd'hui les rois se laissent aisément rejoindre. Or, comme il a toujours répugné au gouvernement despotique de montrer au grand jour les effets de la prison et de la torture; comme il y a peu d'exemple qu'une victime des Inquisitions ait pu reparaître avec ses os broyés et ses plaies saignantes, de même la folie, cette ulcère née dans la fange des cachots à la suite des tortures morales, se cache presque toujours avec soin dans le lieu où elle est née, ou, si elle en sort, elle va s'ensevelir dans quelque hôpital sombre où les

médecins ne reconnaissent ni l'homme, ni la pensée, dans le débris informe que lui transmet le geôlier fatigué.

L'abbé Faria devenu fou en prison était condamné, par sa folie même, à une prison perpétuelle.

Quant à Dantès, l'inspecteur lui tint parole. En remontant chez le gouverneur, il se fit représenter le registre d'écrou. La note concernant le prisonnier était ainsi conçue :

ÉDEMOND DANTÈS { Bonapartiste enragé ; a pris une part active au retour de l'île d'Elbe. / A tenir au plus grand secret et sous la plus stricte surveillance.

Cette note était d'une autre écriture et d'une encre différente que le reste du registre, ce qui prouvait qu'elle avait été ajoutée depuis l'incarcération de Dantès.

L'accusation était trop positive pour essayer de la combattre. L'inspecteur écrivit donc au-dessous de l'accolade :

« Rien à faire ».

Cette visite avait, pour ainsi dire, ravivé Dantès; depuis qu'il était entré en prison, il avait oublié de compter les jours ; mais l'inspecteur lui avait donné une nouvelle date et Dantès ne l'avait pas oubliée. Derrière lui, il écrivit sur le mur, avec un morceau de plâtre détaché de son plafond , 30 juillet 1816 et, à partir de ce moment,

il fit un cran chaque jour pour que la mesure du temps ne lui échappât plus.

Les jours s'écoulèrent, puis les semaines, puis les mois: Dantès attendait toujours, il avait commencé par penser, par fixer à sa liberté un terme de quinze jours. En mettant à suivre son affaire la moitié de l'intérêt qu'il avait paru éprouver, le gouverneur devait avoir assez de quinze jours. Ces quinze jours écoulés, il se dit qu'il était absurde à lui de croire que l'inspecteur se serait occupé de lui avant son retour à Paris; or son retour à Paris ne pouvait avoir lieu que lorsque sa tournée serait finie, et sa tournée pouvait durer un mois ou deux; il se donna donc trois mois au lieu de quinze jours. Les trois mois écoulés, un autre raisonnement vint à son aide, qui fit qu'il

s'accorda six mois ; mais ces six mois écoulés, en mettant les jours au bout les uns des autres, il se trouvait qu'il avait attendu dix mois et demi. Pendant ces dix mois rien n'avait changé au régime de sa prison ; aucune nouvelle consolante ne lui était parvenue; le geôlier interrogé était muet comme d'habitude. Dantès commença à douter de ses sens, à croire que ce qu'il prenait pour un souvenir de sa mémoire n'était rien autre chose qu'une hallucination de son cerveau, et que cet ange consolateur, qui était apparu dans sa prison, y était descendu sur l'aile d'un rêve.

Au bout d'un an, le gouverneur fut changé, il avait obtenu la direction du fort de Ham ; il emmena avec lui plusieurs de ses subordonnés, et entre autres le geôlier de

Dantès. Un nouveau gouverneur arriva ; il eût été trop long pour lui d'apprendre les noms de ses prisonniers, il se fit représenter seulement leurs numéros. Cet horrible hôtel garni se composait de cinquante chambres; leurs habitants furent appelés du numéro de la chambre qu'ils habitaient, et le malheureux jeune homme cessa de s'appeler de son prénom d'Édemond ou de son nom de Dantès : il s'appela le n° 34.

CHAPITRE VI.

LE NUMÉRO 34 ET LE NUMÉRO 27.

—

Dantès passa par tous les degrés du malheur que subissent les prisonniers oubliés dans une prison.

Il commença par l'orgueil, qui est une

suite de l'espoir et une conscience de l'innocence, puis il en vint à douter de son innocence, ce qui ne justifiait pas mal les idées du gouverneur sur l'aliénation mentale; enfin il tomba du haut de son orgueil, il pria, non pas encore Dieu, mais les hommes, Dieu est le dernier recours. Le malheureux, qui devrait commencer par le Seigneur, n'en arrive à espérer en lui qu'après avoir épuisé toutes les autres espérances.

Dantès pria donc qu'on voulut bien le tirer de son cachot pour le mettre dans un autre, fût-il plus noir et plus profond. Un changement, même désavantageux, était toujours un changement, et procurerait à Dantès une distraction de quelques jours. Il pria qu'on lui accordât la promenade, l'air, des

livres, des instruments. Rien de tout cela ne lui fut accordé ; mais, n'importe, il demandait toujours. Il s'était habitué à parler à son nouveau geôlier, quoiqu'il fût encore, s'il était possible, plus muet que l'ancien; mais parler à un homme, même à un muet, était encore un plaisir. Dantès parlait pour entendre le son de sa propre voix : il avait essayé de parler lorsqu'il était seul, mais alors il se faisait peur.

Souvent, du temps qu'il était en liberté, Dantès s'était fait un épouvantail de ces chambrées de prisonniers, composées de vagabonds, de bandits et d'assassins, dont la joie ignoble met en commun des orgies inintelligibles et des amitiés effrayantes. Il en vint à souhaiter d'être jeté dans quelqu'un de ces bouges, afin de voir d'autres

visages que celui de ce geôlier impassible qui ne voulait point parler ; il regrettait le bagne, avec son costume infamant, sa chaîne au pied, sa flétrissure sur l'épaule. Au moins les galériens étaient dans la société de leurs semblables, ils respiraient l'air, ils voyaient le ciel ; les galériens étaient bien heureux.

Il supplia un jour le geôlier de demander pour lui un compagnon, quelqu'il fût, ce compagnon dût-il être cet abbé fou dont il avait entendu parler. Sous l'écorce du geôlier, si rude qu'elle soit, il reste toujours un peu de l'homme. Celui-ci avait souvent au fond du cœur, et quoique son visage n'en eût rien dit, plaint ce malheureux jeune homme, à qui la captivité était si dure ; il transmit la demande du n° 34 au gouver-

neur ; mais celui-ci prudent comme s'il eût été un homme politique, se figura que Dantès voulait ameuter les prisonniers, tramer quelque complot, s'aider d'un ami dans quelque tentative d'évasion, et il refusa.

Dantès avait épuisé le cercle des ressources humaines. Comme nous avons dit que cela devait arriver, il retourna alors vers Dieu.

Toutes les idées pieuses éparses dans le monde, et que glanent les malheureux courbés par la destinée, vinrent alors rafraîchir son esprit ; il se rappela les prières que lui avait apprises sa mère, et leur trouva un sens jadis ignoré de lui ; car, pour l'homme heureux, la prière demeure un

assemblage monotone et vide de sens jusqu'au jour où la douleur vient expliquer à l'infortuné ce langage sublime à l'aide duquel il parle à Dieu.

— Il pria donc, non pas avec ferveur, mais avec rage. En priant tout haut, il ne s'effrayait plus de ses paroles, alors il tombait dans des espèces d'extase; il voyait Dieu éclatant à chaque mot qu'il prononçait; toutes les actions de sa vie humble et perdue, il les rapportait à la volonté de ce Dieu puissant, s'en faisait des leçons, se proposait des tâches à accomplir, et, à la fin de chaque prière, glissait le vœu intéressé que les hommes trouvent bien plus souvent moyen d'adresser aux hommes qu'à Dieu : et pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensé.

Malgré ses prières ferventes, Dantès demeura prisonnier.

Alors son esprit devint sombre, un nuage s'épaissit devant ses yeux. Dantès était un homme simple et sans éducation ; le passé était resté pour lui couvert de ce voile sombre que soulève la science. Il ne pouvait, dans la solitude de son cachot et dans le désert de sa pensée, reconstruire les âges révolus, ranimer les peuples éteints, rebâtir les villes antiques, que l'imagination grandit et poétise, et qui passent devant les yeux, gigantesques et éclairées par le feu du ciel comme les tableaux babyloniens de Martinn ; lui n'avait que son passé si court, son présent si sombre, son avenir si douteux : dix-neuf ans de lumière à méditer peut-être dans une éternelle nuit! Aucune

distraction ne pouvait donc lui venir en aide : son esprit énergique, et qui n'eût pas mieux aimé que de prendre son vol à travers les âges, était forcé de rester prisonnier comme un aigle dans une cage. Il se cramponnait alors à une seule idée, à celle de son bonheur, détruit sans cause apparente et par une fatalité inouïe; il s'acharnait sur cette idée, la tournant, la retournant sur toutes les faces, et la dévorant pour ainsi dire à belles dents, comme dans l'enfer de Dante, l'impitoyable Ugolin dévore le crâne de l'archevêque Roger. Dantès n'avait eu qu'une foi passagère basée sur la puissance; il la perdit comme d'autres la perdent après le succès. Seulement il n'avait pas profité.

La rage succéda à l'ascétisme. Édemond lançait des blasphêmes qui faisaient reculer

d'horreur le geôlier, il brisait son corps contre les murs de sa prison, il s'en prenait avec fureur à tout ce qui l'entourait, et surtout à lui-même, de la moindre contrariété que lui faisait éprouver un grain de sable, un fétu de paille, un souffle d'air. Alors cette lettre dénonciatrice qu'il avait vue, que lui avait montrée Villefort, qu'il avait touchée, lui revenait à l'esprit; chaque ligne flamboyait sur la muraille comme le *Mane Thécel Pharès* de Balthazar. Il se disait que c'était bien la haine des hommes, et non la vengeance de Dieu qui l'avait plongé dans l'abîme où il était; il vouait ces hommes inconnus à tous les supplices dont son ardente imagination lui fournissait l'idée, et il trouvait encore que les plus terribles étaient trop doux et surtout trop courts pour eux; car après le supplice venait la mort,

et dans la mort était, sinon le repos, du moins l'insensibilité qui lui ressemble.

A force de se dire à lui-même, à propos de ses ennemis, que le calme était dans la mort, et qu'à celui qui veut punir cruellement il faut d'autres moyens que la mort, il tomba dans l'immobilité morne des idées de suicide : malheur à celui qui sur la pente du malheur, s'arrête à ces sombres idées. C'est une de ces mers mortes qui s'étendent comme l'azur des flots purs, mais dans lesquelles le nageur sent de plus en plus s'engluer ses pieds dans une vase bitumineuse qui l'attire à elle, l'aspire, l'engloutit. Une fois pris ainsi, si le secours divin ne vient point à son aide, tout est fini, et chaque effort qu'il tente l'enfonce plus avant dans la mort.

Cependant cet état d'agonie morale est moins terrible que la souffrance qui l'a précédé et que le châtiment qui le suivra peut-être; c'est une espèce de consolation vertigineuse, qui vous montre le gouffre béant, mais au fond du gouffre le néant. Arrivé là, Édemond trouva quelque consolation dans cette idée; toutes ses douleurs, toutes ses souffrances, ce cortége de spectres qu'elles traînaient à leur suite, parurent s'envoler de ce coin de sa prison où l'ange de la mort pouvait poser son pied silencieux. Dantès regarda avec calme sa vie passée, avec terreur sa vie future, et choisit ce point milieu qui lui paraissait être un lieu d'asile.

— Quelquefois, se disait-il alors, dans mes courses lointaines, quand j'étais encore

un homme, et quand cet homme, libre et puissant, jetait à d'autres hommes des commandements qui étaient exécutés, j'ai vu le ciel se couvrir, la mer frémir et gronder, l'orage naître dans un coin du ciel, et comme un aigle gigantesque battre les deux horizons de ses deux ailes; alors je sentais que mon vaisseau n'était plus qu'un refuge impuissant, car mon vaisseau, léger comme une plume à la main d'un géant, tremblait et frissonnait lui-même. Bientôt, au bruit de la rafale sifflante, des montagnes d'eau croulaient sur ma tête, le bruit effroyable des lames, l'aspect des rochers tranchants m'annonçaient la mort, et la mort m'épouvantait, et je faisais tous mes efforts pour y échapper, et je réunissais toutes les forces de l'homme et toute l'intelligence du marin pour lutter avec Dieu!... C'est

que j'étais heureux alors, c'est que revenir à la vie, c'était revenir au bonheur ; c'est que cette mort, je ne l'avais pas appelée, je ne l'avais pas choisie; c'est que le sommeil enfin me paraissait dur sur ce lit d'algues et de cailloux; c'est que je m'indignais, moi qui me croyais une créature faite à l'image de Dieu, de servir, après ma mort, de pâture aux goëlands et aux vautours. Mais aujourd'hui c'est autre chose: j'ai perdu tout ce qui pouvait me faire aimer la vie, aujourd'hui la mort me sourit comme une nourrice à l'enfant qu'elle va bercer ; mais aujourd'hui je meurs à ma guise, et je m'endors las et brisé, comme je m'endormais après un de ces soirs de désespoir et de rage pendant lesquels j'avais compté trois mille tours dans ma chambre, c'est-à-dire trente mille pas, c'est-à-dire à peu près dix lieues.

Dès que cette pensée eut germé dans l'esprit du jeune homme, il devint plus doux, plus souriant, il s'arrangea mieux de son lit dur et de son pain noir, mangea moins, ne dormit plus, et trouva à peu près supportable ce reste d'existence qu'il était sûr de laisser là quand il voudrait, comme on laisse un vêtement usé.

Il y avait deux moyens de mourir: l'un était simple; il s'agissait d'attacher son mouchoir à un barreau de la fenêtre et de se pendre; l'autre consistait à faire semblant de manger et à se laisser mourir de faim. Le premier répugna fort à Dantès. Il avait été élevé dans l'horreur des pirates, gens que l'on pend aux vergues des bâtiments; la pendaison était donc pour lui une espéce de supplice infamant qu'il ne voulait pas

s'appliquer à lui-même; il adopta donc le deuxième, et en commença l'exécution le jour même.

Près de quatre années s'étaient écoulées dans les alternatives que nous avons racontées. A la fin de la deuxième, Dantès avait cessé de compter les jours et était retombé dans cette ignorance du temps dont autrefois l'avait tiré l'inspecteur.

— Dantès avait dit : Je veux mourir, et s'était choisi son genre de mort; alors il l'avait bien envisagé, et, de peur de revenir sur sa décision, il s'était fait serment à lui-même de mourir ainsi. Quand on me servira mon repas du matin et mon repas du soir, avait-il pensé, je jetterai les aliments

par la fenêtre et j'aurai l'air de les avoir mangés.

Il le fit comme il s'était promis de le faire. Deux fois le jour, par la petite ouverture grillée qui ne lui laissait apercevoir que le ciel, il jetait ses vivres, d'abord gaîment, puis avec réflexion, puis avec regret; il lui fallut le souvenir du serment qu'il s'était fait pour avoir la force de poursuivre ce terrible dessein. Ces aliments, qui lui répugnaient autrefois, la faim, aux dents aiguës, les lui faisait paraître appétissants à l'œil et exquis à l'odorat; quelquefois il tenait pendant une heure à sa main le plat qui les contenait, l'œil fixe sur ce morceau de viande pourri ou sur ce poisson infect, et sur ce pain noir et moisi. C'étaient les derniers instincts de la vie qui luttaient en-

core en lui et qui de temps en temps terrassaient sa résolution. Alors son cachot ne lui paraissait plus aussi sombre, son état lui semblait moins désespéré; il était jeune encore, il devait avoir 25 ou 26 ans, il lui restait cinquante ans à vivre à peu près, c'est-à-dire deux fois ce qu'il avait vécu. Pendant ce laps de temps immense, que d'évènements pouvaient forcer les portes, renverser les murailles du château d'If et le rendre à la liberté! Alors il approchait ses dents du repas que, Tantale volontaire, il éloignait lui-même de sa bouche; mais alors le souvenir de son serment lui revenait à l'esprit, et cette généreuse nature avait trop peur de se mépriser soi-même ponr manquer à son serment. Il usa donc, rigoureux et impitoyable, le peu d'existence qui lui restait, et un jour vint où il n'eut plus la

force de se lever pour jeter par la lucarne le souper qu'on lui apportait.

Le lendemain il ne voyait plus, il entendait à peine. Le geôlier croyait à une maladie grave; Édemond espérait dans une mort prochaine.

La journée s'écoula ainsi: Édemond sentait un vague engourdissement, qui ne manquait pas d'un certain bien-être, le gagner. Les tiraillements nerveux de son estomac s'étaient assoupis; les ardeurs de sa soif s'étaient calmées; lorsqu'il fermait les yeux, il voyait une foule de lueurs brillantes pareilles à ces feux follets qui courent la nuit sur les terrains fangeux : c'était le crépuscule de ce pays inconnu qu'on appelle la mort.

Tout à coup le soir, vers neuf heures, il entendit un bruit sourd à la paroi du mur contre lequel il était couché.

Tant d'animaux immondes étaient venus faire leur bruit dans cette prison, que peu à peu Édemond avait habitué son sommeil à ne pas se troubler de si peu de chose; mais cette fois, soit que ses sens fussent exaltés par l'abstinence, soit que réellement le bruit fût plus fort que de coutume, soit que dans ce moment suprême tout acquît de l'importance, Édemond souleva sa tête pour mieux entendre.

C'était un grattement égal qui semblait accuser, soit une griffe énorme, soit une dent puissante, soit enfin la pression d'un instrument quelconque sur des pierres.

Bien qu'affaibli, le cerveau du jeune homme fut frappé par cette idée banale constamment présente à l'esprit des prisonniers — la liberté. Ce bruit arrivait si juste au moment où tout bruit allait cesser pour lui, qu'il lui semblait que Dieu se montrait enfin pitoyable à ses souffrances et lui envoyait ce bruit pour l'avertir de s'arrêter au bord de la tombe où chancelait déjà son pied. Qui pouvait savoir si un de ses amis, un de ces êtres bien-aimés auxquels il avait songé si souvent qu'il y avait usé sa pensée, ne s'occupait pas de lui en ce moment et ne cherchait pas à rapprocher la distance qui les séparait?

Mais non, sans doute Édemond se trompait, et c'était un de ces rêves qui flottent à la porte de la mort.

Cependant Édemond écoutait toujours ce bruit. Ce bruit dura trois heures à peu près, puis Édemond entendit une sorte de croulement, après quoi le bruit cessa.

Quelques heures après, il reprit plus fort et plus rapproché. Déjà Édemond s'intéressait à ce travail qui lui faisait société; tout à coup le geôlier entra.

Depuis huit jours à peu près qu'il avait resolu de mourir, depuis quatre jours qu'il avaitcommencé de mettre ce projet à exécution, Édemond n'avait point adressé la parole à cet homme, ne lui répondant pas quand il lui avait parlé pour lui demander de quelle maladie il croyait être atteint, et se retournant du côté du mur quand il en était regardé trop attentivement. Mais au-

jourd'hui le geôlier pouvait entendre ce bruissement sourd, s'en alarmer, y mettre fin, et déranger ainsi peut-être ce je ne sais quoi d'espérance, dont l'idée seule charmait les derniers moments de Dantès.

Le geôlier apportait à déjeuner.

Dantès se souleva sur son lit, et, enflant sa voix, se mit à parler sur tous les sujets possibles, sur la mauvaise qualité des vivres qu'il apportait, sur le froid dont on souffrait dans ce cachot, murmurant et grondant pour avoir le droit de crier plus fort, et lassant la patience du geôlier, qui justement ce jour-là avait sollicité pour le prisonnier malade un bouillon et du pain frais, et qui lui apportait ce bouillon et ce pain.

Heureusement, il crut que Dantès avait

le délire ; il posa les vivres sur la mauvaise table boiteuse sur laquelle il avait l'habitude de les poser, et se retira.

Libre alors, Édemond se remit à écouter avec joie.

Le bruit devenait, si distinct que maintenant le jeune homme l'entendait sans efforts.

Plus de doute, se dit-il à lui-même, puisque ce bruit continue, malgré le jour, c'est quelque malheureux prisonnier comme moi qui travaille à sa délivrance. Oh ! si j'étais près de lui, comme je l'aiderais!

Puis tout à coup un nuage sombre passa sur cette aurore d'espérance dans ce cer-

veau habitué au malheur, et qui ne pouvait se reprendre que difficilement aux joies humaines ; cette idée surgit aussitôt, que ce bruit avait pour cause le travail de quelques ouvriers que le gouverneur employait aux réparations d'une chambre voisine.

Il était facile de s'en assurer ; mais comment risquer une question ? Certes il était tout simple d'attendre l'arrivée du geôlier, de lui faire écouter ce bruit, et de voir la mine qu'il ferait en l'écoutant; mais se donner une pareille satisfaction, n'était-ce pas trahir des intérêts bien précieux pour une satisfaction bien courte? Malheureusement la tête d'Édemond, cloche vide, était assourdie par le bourdonnement d'une idée ; il était si faiblé que son esprit flottait comme une vapeur, et ne pouvait se condenser au-

tour d'une pensée. Édemond ne vit qu'un moyen de rendre la netteté à sa réflexion et la lucidité à son jugement; il tourna les yeux vers le bouillon fumant encore que le geôlier venait de déposer sur la table, se leva, alla en chancelant jusqu'à lui, prit la tasse, la porta à ses lèvres, et avala le breuvage qu'elle contenait avec une indicible sensation de bien-être.

Alors il eut le courage d'en rester là: il avait entendu dire que de malheureux naufragés, recueillis, exténués par la faim, étaient morts pour avoir gloutonnement dévoré une nourriture trop substantielle. Édemond posa sur la table le pain qu'il tenait déjà presque à portée de sa bouche, et alla se recoucher. Édemond ne voulait pas mourir.

Bientôt il sentit que le jour rentrait dans son cerveau; toutes ses idées, vagues et presque insaisissables, reprenaient leur place dans cet échiquier merveilleux, où une case de plus peut-être suffit pour établir la supériorité de l'homme sur les animaux. Il put penser et fortifier sa pensée avec le raisonnement.

Alors il se dit :

Il faut tenter l'épreuve, mais sans compromettre personne. Si le travailleur est un ouvrier ordinaire, je n'ai qu'à frapper contre mon mur, aussitôt il cessera sa besogne pour tâcher de deviner quel est celui qui frappe et dans quel but il frappe. Mais comme son travail sera non-seulement licite, mais encore commandé, il reprendra

bientôt son travail. Si au contraire c'est un prisonnier, le bruit que je ferai l'effraiera ; il craindra d'être découvert ; il cessera son travail, et ne le reprendra que ce soir, quand il croira tout le monde couché et endormi.

Aussitôt Edemond se leva de nouveau. Cette fois, ses jambes ne vacillaient plus et ses yeux étaient sans éblouissements. Il alla vers un angle de sa prison, détacha une pierre minée par l'humidité, et revint frapper le mur à l'endroit même où le retentissement était le plus sensible.

Il frappa trois coups.

Dès le premier, le bruit avait cessé comme par enchantement.

Édemond écouta de toute son âme. Une

heure s'écoula, deux heures s'écoulèrent, aucun bruit nouveau ne se fit entendre; Édemond avait fait naître de l'autre côté de la muraille un silence absolu.

Plein d'espoir, Édemond mangea quelques bouchées de son pain, avala quelques gorgées d'eau, et, grâce à la constitution puissante dont la nature l'avait doué, se retrouva à peu près comme auparavant.

La journée s'écoula, le silence durait toujours.

— La nuit vint sans que le bruit eût recommencé.

— C'est un prisonnier, se dit Édemond avec une indicible joie.

Dès lors sa tête s'embrasa, la vie lui revint violente à force d'être active.

La nuit se passa sans que le moindre bruit se fît entendre.

Édemond ne ferma pas les yeux de cette nuit.

Le jour revint; le geôlier rentra apportant les provisions. Édemond avait déjà dévoré les anciennes; il dévora les nouvelles, écoutant sans cesse ce bruit qui ne revenait pas, tremblant qu'il eût cessé pour toujours, faisant dix ou douze lieues dans son cachot, ébranlant pendant des heures entières les barreaux de fer de son soupirail, rendant l'élasticité et la vigueur à ses membres par un exercice désappris depuis longtemps, se disposant enfin à reprendre corps à corps sa destinée à venir, comme fait, en étendant ses bras et en frottant son corps d'huile, le lutteur qui va entrer dans

l'arène. Puis, dans les intervalles de cette activité fiévreuse, il écoutait si le bruit ne revenait pas, s'impatientant de la prudence de ce prisonnier qui ne devinait point qu'il avait été distrait dans son œuvre de liberté par un autre prisonnier, qui avait au moins aussi grande hâte d'être libre que lui.

Trois jours s'écoulèrent, soixante-douze mortelles heures comptées minute par minute!

Enfin un soir, comme le geôlier venait de faire sa dernière visite, comme pour la centième fois Dantès collait son oreille à la muraille, il lui sembla qu'un ébranlement imperceptible répondait sourdement dans sa tête, mise en rapport avec les pierres silencieuses.

Dantès se recula pour bien rasseoir son cerveau ébranlé, fit quelques tours dans la chambre, et replaça son oreille au même endroit.

Il n'y avait plus de doute, il se faisait quelque chose de l'autre côté ; le prisonnier avait reconnu le danger de sa manœuvre et en avait adopté quelque autre, et, sans doute pour continuer son œuvre avec plus de sécurité, il avait substitué le levier au ciseau.

Enhardi par cette découverte, Édemond résolut de venir en aide à l'infatigable travailleur. Il commença par déplacer son lit derrière lequel il lui semblait que l'œuvre de délivrance s'accomplissait, et chercha des yeux un objet avec lequel il pût entamer la muraille, faire tomber le ciment humide, desceller une pierre enfin.

Rien ne se présenta à sa vue. Il n'avait ni couteau ni instrument tranchant; du fer à ses barreaux seulement, et il s'était assuré si souvent que ses barreaux étaient bien scellés, que ce n'était plus même la peine d'essayer à les ébranler.

Pour tout ameublement, un lit, une chaise, une table, un seau, une cruche.

A ce lit il y avait bien des tenons de fer, mais ces tenons étaient scellés au bois par des vis. Il eût fallu un tourne-vis pour tirer ces vis et arracher ces tenons.

A la table et à la chaise, rien; au seau il y avait eu autrefois une anse, mais cette anse avait été enlevée.

Il n'y avait plus pour Dantès qu'une ressource, c'était de briser sa cruche, et, avec

un des morceaux de grès taillé en angle, de se mettre à la be-ogne.

Il laissa tomber la cruche sur un pavé, et la cruche vola en éclats.

Dantès choisit deux ou trois éclats aigus, les cacha dans sa paillasse, et laissa les autres épars sur la terre. La rupture de sa cruche était un accident trop naturel pour que l'on s'en inquiétât.

Édemond avait toute la nuit pour travailler; mais dans l'obscurité la besogne allait mal, car il lui fallait travailler à tâtons, et il sentit bientôt qu'il émoussait l'instrument informe contre un grès plus dur que lui. Il repoussa donc son lit et attendit le jour. Avec l'espoir, la patience lui était revenue.

Toute la nuit il écouta et entendit le mi-

neur inconnu qui continuait son œuvre souterraine.

Le jour vint, le geôlier entra. Dantès lui dit qu'en buvant la veille à même la cruche, elle avait échappé à sa main et s'était brisée en tombant. Le geôlier alla en grommelant chercher une cruche neuve, sans même prendre la peine d'emporter les morceaux de la vieille.

Il revint un instant après, recommanda plus d'adresse au prisonnier, et sortit.

Dantès écouta avec une joie indicible le grincement de la serrure qui, chaque fois qu'elle se refermait jadis, lui serrait le cœur. Il écouta s'éloigner le bruit des pas; puis, quand ce bruit se fut éteint, il bondit vers sa couchette qu'il déplaça, et, à la lueur du

faible rayon de jour qui pénétrait dans son cachot, put voir la besogne inutile qu'il avait faite la nuit précédente en s'adressant au corps de la pierre au lieu de s'adresser au plâtre qui entourait ses extrémités.

L'humidité avait rendu ce plâtre friable.

Dantès vit avec un battement de cœur joyeux que ce plâtre se détachait par fragments; ces fragments étaient presque des atomes, c'est vrai; mais au bout d'une demi-heure cependant, Dantès en avait détaché une poignée à peu près. Un mathématicien eût pu calculer qu'avec deux années à peu près de ce travail, en supposant qu'on ne rencontrât point le roc, on pouvait se creuser un passage de deux pieds carrés et de vingt pieds de profondeur.

Le prisonnier se reprocha alors de ne pas avoir employé à ce travail ces longues heures successivement écoulées, toujours plus lentes et qu'il avait perdues dans l'espérance, dans la prière et dans le désespoir.

Depuis six ans à peu près qu'il était enfermé dans ce cachot, quel travail, si lent qu'il fût, n'eût-il pas achevé!

Et cette idée lui donna une nouvelle ardeur.

En trois jours il parvint, avec des précautions inouïes, à enlever tout le ciment et à mettre à nu la pierre : la muraille était faite de moellons, au milieu desquels, pour ajouter à la solidité, avait pris place de temps en temps une pierre de taille.

C'était une de ces pierres de taille qu'il avait presque déchaussée, et qu'il s'agissait maintenant d'ébranler dans son alvéole.

Dantès essaya avec ses ongles, mais ses ongles étaient insuffisants pour cela.

Les morceaux de la cruche introduits dans les intervalles se brisaient lorsque Dantès voulait s'en servir en manière de levier.

Après une heure de tentatives inutiles, Dantès se releva la sueur de l'angoisse sur le front.

Allait-il donc être arrêté ainsi dès le début, et lui faudrait-il attendre, inerte et inutile, que son voisin, qui de son côté se lasserait peut-être, eût tout fait?

Alors une idée lui passa par l'esprit; il demeura debout et souriant; son front humide de sueur se sécha tout seul.

Le geôlier apportait tous les jours la soupe de Dantès dans une casserole de fer-blanc. Cette casserole contenait sa soupe et celle d'un second prisonnier, car Dantès avait remarqué que cette casserole était ou entièrement pleine ou à moitié vide, selon que le porte-clefs commençait la distribution des vivres par lui ou par son compagnon.

Cette casserole avait un manche de fer; c'était ce manche de fer qu'ambitionnait Dantès, et qu'il eût payé, si on les lui avait demandées, en échange de dix années de sa vie.

Le geôlier versait le contenu de cette casserole dans l'assiette de Dantès. Après avoir mangé sa soupe avec une cuiller de bois, Dantès lavait cette assiette qui servait ainsi chaque jour.

Le soir, Dantès posa son assiette à terre, à mi-chemin de la porte à la table ; le geôlier en entrant mit le pied sur l'assiette et la brisa en mille morceaux.

Cette fois il n'y avait rien à dire contre Dantès : il avait eu le tort de laisser son assiette à terre, c'est vrai, mais le geôlier avait eu celui de ne pas regarder à ses pieds.

Le geôlier se contenta donc de grommeler.

Puis il regarda autour de lui dans quoi il

pouvait verser la soupe ; le mobilier de Dantès se bornait à cette seule assiette, il n'y avait pas de choix.

— Laissez la casserole, dit Dantès, vous la reprendrez en m'apportant demain mon déjeuner.

Ce conseil flattait la paresse du geôlier, qui n'avait pas besoin ainsi de remonter, de redescendre et de remonter encore.

Il laissa la casserole.

Dantès frémit de joie.

Cette fois il mangea vivement la soupe et la viande que, selon l'habitude des prisons, on mettait avec la soupe. Puis, après avoir attendu une heure, pour être certain que le geôlier ne se raviserait point, il dé-

rangea son lit, prit sa casserole, introduisit le bout du manche entre la pierre de taille dénuée de son ciment et les moellons voisins, et commença de faire le levier.

Une légère oscillation prouva à Dantès que la besogne venait à bien.

En effet, au bout d'une heure la pierre était tirée du mur où elle laissait une excavation de plus d'un pied et demi de diamètre.

Dantès ramassa avec soin tout le plâtre, le porta dans les angles de sa prison, gratta la terre grisâtre avec un des fragments de sa cruche, et recouvrit le plâtre de terre.

Puis, voulant mettre à profit cette nuit, où le hasard ou plutôt la savante combi-

naison qu'il avait imaginée, avait remis entre ses mains un instrument si précieux, il continua de creuser avec acharnement.

A l'aube du jour il replaça la pierre dans son trou, repoussa son lit contre la muraille et se coucha.

Le déjeuner consistait en un morceau de pain : le geôlier entra, et posa ce morceau de pain sur la table.

— Eh bien! vous ne m'apportez pas une autre assiette? demanda Dantès.

— Non, dit le porte-clefs ; vous êtes un brise-tout, vous avez détruit votre cruche, et vous êtes cause que j'ai cassé votre assiette; si tous les prisonniers faisaient autant de dégât, le gouvernement n'y pour-

rait pas tenir. On vous laisse la casserole, on vous versera votre soupe dedans, de cette façon vous ne casserez pas votre ménage, peut-être.

Dantès leva les yeux au ciel, et joignit ses mains sous sa couverture.

Ce morceau de fer qui lui restait faisait naître dans son cœur un élan de reconnaissance plus vif vers le ciel, que ne lui avaient jamais causé dans sa vie passée les plus grands biens qui lui étaient survenus. Seulement il avait remarqué que depuis qu'il avait commencé à travailler, lui, le prisonnier ne travaillait plus.

N'importe, ce n'était pas une raison pour cesser sa tâche; si son voisin ne venait pas à lui, c'était lui qui irait à son voisin.

Toute la journée il travailla sans relâche; le soir il avait, grâce à son nouvel instrument, tiré de la muraille plus de dix poignées de débris de moellons, de plâtre et de ciment.

Lorsque l'heure de la visite arriva, il redressa de son mieux le manche tordu de sa casserole, et remit le récipient à sa place accoutumée. Le porte-clefs y versa la ration ordinaire de soupe et de viande, ou plutôt de soupe et de poisson; car ce jour-là était un jour maigre, et trois fois par semaine on faisait faire maigre aux prisonniers. C'eût été encore un moyen de calculer le temps, si depuis longtemps Dantès n'avait pas abandonné ce calcul.

Puis, la soupe versée, le porte-clefs se retira.

Cette fois Dantès voulut s'assurer si son voisin avait bien réellement cessé de travailler.

Il écouta.

Tout était silencieux comme pendant ces trois jours où les travaux avaient été interrompus.

Dantès soupira, il était évident que son voisin se défiait de lui.

Cependant il ne se découragea point et continua de travailler toute la nuit; mais, après deux ou trois heures de labeur, il rencontra un obstacle.

Le fer ne mordait plus et glissait sur une surface plane.

Dantès toucha l'obstacle avec ses mains et reconnut qu'il avait atteint une poutre.

Cette poutre traversait ou plutôt barrait entièrement le trou qu'avait commencé Dantès.

Maintenant il fallait creuser dessus ou dessous.

Le malheureux jeune homme n'avait point songé à cet obstacle.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! s'écria-t-il, je vous avais cependant tant prié, que j'espérais que vous m'aviez entendu. Mon Dieu! après m'avoir ôté la liberté de la vie, mon Dieu! après m'avoir ôté le calme de la mort; mon Dieu! qui m'avez rappelé à l'existence, mon Dieu! ayez pitié de moi, ne me laissez pas mourir dans le désespoir!

— Qui parle de Dieu et de désespoir en

même temps? articula une voix qui semblait venir de dessous terre et qui, assourdie par l'opacité, parvenait au jeune homme avec un accent sépulcral.

Édemond sentit se dresser ses cheveux sur sa tête, et il recula sur les genoux.

— Ah! murmura-t-il, j'entends parler un homme.

Il y avait quatre ou cinq ans qu'Édemond n'avait entendu parler que son geôlier, et pour le prisonnier le geôlier n'est pas un homme: c'est une porte vivante ajoutée à sa porte de chêne, c'est un barreau de chair ajouté à ses barreaux de fer.

—Au nom du ciel! s'écria Dantès, vous qui avez parlé, parlez encore, quoique votre voix m'ait épouvanté; qui êtes-vous?

— Qui êtes-vous vous-même? demanda la voix.

— Un malheureux prisonnier, reprit Dantès, qui ne faisait, lui, aucune difficulté de répondre.

— De quel pays?

— Français.

— Votre nom?

— Édemond Dantès.

— Votre profession?

— Marin.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici?

— Depuis le 28 février 1815.

— Votre crime?

— Je suis innocent.

— Mais de quoi vous accuse-t-on?

— D'avoir conspiré pour le retour de l'empereur.

— Comment! pour le retour de l'empereur! l'empereur n'est donc plus sur le trône?

—Il a abdiqué à Fontainebleau en 1814, et a été relégué à l'île d'Elbe. Mais vous-même depuis quel temps êtes-vous donc ici, que vous ignorez tout cela?

— Depuis 1811.

Dantès frissonna; cet homme avait quatre ans de prison de plus que lui.

— C'est bien, ne creusez plus, dit la voix en parlant fort vite; seulement dites-moi à

quelle hauteur se trouve l'excavation que vous avez faite?

— Au ras de la terre.

— Comment est-elle cachée?

— Derrière mon lit.

— A-t-on dérangé votre lit depuis que vous êtes en prison?

— Jamais.

— Sur quoi donne votre chambre?

— Sur un corridor.

— Et le corridor?

— Aboutit à la cour.

— Hélas! murmura la voix.

— Oh! mon Dieu! qu'y a-t-il donc? s'écria Dantès.

— Il y a que je me suis trompé, que l'imperfection de mes dessins m'a abusé, que le défaut d'un compas m'a perdu, qu'une ligne d'erreur sur mon plan a équivalu à quinze pieds en réalité, et que j'ai pris le mur que vous creusez pour celui de la citadelle !

— Mais alors vous aboutissiez à la mer.

— C'était ce que je voulais.

— Et si vous aviez réussi?

— Je me jetais à la nage, je gagnais une des îles qui environnent le château d'If, soit l'île de Daume, soit l'île de Tiboulen, soit même la côte, et alors j'étais sauvé.

— Auriez-vous donc pu nager jusque-là?

— Dieu m'eût donné la force; et maintenant tout est perdu.

— Tout?

— Oui. Rebouchez votre trou avec précaution, ne travaillez plus, ne vous occupez de rien, et attendez de mes nouvelles.

— Qui êtes-vous au moins,... dites-moi qui vous êtes?

— Je suis.. je suis le n° 27.

—Vous défiez-vous donc de moi? demanda Dantès.

Édemond crut entendre comme un rire amer percer la voûte et monter jusqu'à lui.

— Oh! je suis bon chrétien, s'écria-t-il,

devinant instinctivement que cet homme songeait à l'abandonner ; je vous jure sur le Christ que je me ferai tuer plutôt que de laisser entrevoir à vos bourreaux et aux miens l'ombre de la vérité ; mais, au nom du ciel, ne me privez pas de votre présence, ne me privez pas de votre voix, ou, je vous le jure, car je suis au bout de ma force, je me brise la tête contre la muraille, et vous aurez ma mort à vous reprocher.

— Quel âge avez-vous? votre voix semble être celle d'un jeune homme.

— Je ne sais pas mon âge, car je n'ai pas mesuré le temps depuis que je suis ici. Ce que je sais, c'est que j'allais avoir dix-neuf ans lorsque j'ai été arrêté le 28 février 1815.

—Pas tout-à-fait vingt-six ans, murmura

la voix. Allons, à cet âge on n'est pas encore un traître.

— Oh! non! non! je vous le jure, répéta Dantès. Je vous l'ai déja dit et je vous le redis, je me ferai couper en morceaux plutôt que de vous trahir.

— Vous avez bien fait de me parler, vous avez bien fait de me prier; car j'allais former un autre plan et m'éloigner de vous. Mais votre âge me rassure, je vous rejoindrai, attendez-moi.

— Quand cela ?

— Il faut que je calcule nos chances, laissez-moi vous donner le signal.

— Mais vous ne m'abandonnerez pas,

vous ne me laisserez pas seul, vous viendrez à moi, ou vous me permettrez d'aller à vous. Nous fuirons ensemble, et, si nous ne pouvons pas fuir, nous parlerons, vous des gens que vous aimez, moi, des gens que j'aime. Vous devez aimer quelqu'un ?

— Je suis seul au monde.

— Alors vous m'aimerez, moi: si vous êtes jeune, je serai votre camarade; si vous êtes vieux, je serai votre fils. J'ai un père qui doit avoir soixante-dix ans, s'il vit encore; je n'aimais que lui et une jeune fille qu'on appelait Mercédès. Mon père ne m'a pas oublié, j'en suis sûr; mais elle, Dieu sait si elle pense encore à moi. Je vous aimerai comme j'aimais mon père.

— C'est bien, dit le prisonnier, à demain.

Ce peu de paroles furent dites avec un accent qui convainquit Dantès; il n'en demanda pas davantage, se releva, prit les mêmes précautions pour les débris tirés du mur qu'il avait déjà prises, et repoussa son lit contre la muraille.

Dès lors Dantès se laissa aller tout entier à son bonheur; il n'allait plus être seul certainement, peut-être même allait-il être libre; le pis-aller, s'il restait prisonnier, était d'avoir un compagnon; or la captivité partagée n'est plus qu'une demi-captivité. Les plaintes qu'on met en commun sont presque des prières; des prières qu'on fait à deux sont presque des actions de grâces.

Toute la journée, Dantès alla et vint dans son cachot, le cœur bondissant de joie. De

temps en temps cette joie l'étouffait. Il s'asseyait sur son lit, pressant sa poitrine avec sa main. Au moindre bruit qu'il entendait dans le corridor, il bondissait vers la porte. Une fois ou deux, cette crainte qu'on le séparât de cet homme qu'il ne connaissait point, et que cependant il aimait déjà comme un ami, lui passa par le cerveau. Alors il était décidé : au moment où le geôlier écarterait son lit, baisserait la tête pour examiner l'ouverture, il lui briserait la tête avec le pavé sur lequel était posée sa cruche.

On le condamnerait à mort, il le savait bien; mais n'allait-il pas mourir d'ennui et de désespoir au moment où ce bruit miraculeux l'avait rendu à la vie ?

Le soir le geôlier vint; Dantès était sur

son lit ; de là il lui semblait qu'il gardait mieux l'ouverture inachevée ; sans doute il regarda le visiteur importun d'un œil étrange, car celui-ci lui dit :

— Voyons, allez-vous redevenir encore fou ?

Dantès ne répondit rien, il craignait que l'émotion de sa voix ne le trahît.

Le geôlier se retira en secouant la tête.

La nuit arrivée, Dantès crut que son voisin profiterait du silence et de l'obscurité pour renouer la conversation avec lui ; mais il se trompait, la nuit s'écoula sans qu'aucun bruit répondît à sa fiévreuse attente. Mais le lendemain, après la visite du matin et comme il venait d'écarter son lit

de la muraille, il entendit frapper trois coups à intervalles égaux; il se précipita à genoux.

— Est-ce vous? dit-il; me voilà!

— Votre geôlier est-il parti? demanda la voix.

— Oui, répondit Dantès, il ne reviendra que ce soir; nous avons douze heures de liberté.

— Je puis donc agir? dit la voix.

— Oh! oui, oui, sans retard, à l'instant même, je vous en supplie!

Aussitôt la portion de terre sur laquelle Dantès, à moitié perdu dans l'ouverture, appuyait ses deux mains, sembla céder sous

lui il se rejeta en arrière, tandis qu'une masse de terre et de pierres détachées se précipitait dans un trou qui venait de s'ouvrir au-dessous de l'ouverture que lui-même avait faite; alors, au fond de ce trou sombre et dont il ne pouvait mesurer la profondeur, il vit paraître une tête, des épaules, et enfin un homme tout entier qui sortit avec assez d'agilité de l'excavation pratiquée.

CHAPITRE VII.

UN SAVANT ITALIEN.

—

Dantès prit dans ses bras ce nouvel ami, si longtemps et si impatiemment attendu, et l'attira vers sa fenêtre, afin que le peu de jour qui pénétrait dans le cachot l'éclairât tout entier.

C'était un personnage de petite taille, aux cheveux blanchis par la peine plutôt que par l'âge, à l'œil pénétrant, caché sous d'épais sourcils qui grisonnaient, à la barbe encore noire et descendant jusque sur sa poitrine : la maigreur de son visage creusé par des rides profondes, la ligne hardie de ses traits caractéristiques, révélaient un homme plus habitué à exercer ses facultés morales que ses forces physiques. Le front du nouveau venu était couvert de sueur.

Quant à son vêtement, il était impossible d'en distinguer la forme primitive, car il tombait en lambeaux.

Il paraissait avoir soixante-cinq ans au moins, quoiqu'une certaine vigueur dans les mouvements annonçât qu'il avait moins

d'années peut-être que n'en accusait une longue captivité.

Il accueillit avec une sorte de plaisir les protestations enthousiastes du jeune homme ; son âme glacée sembla pour un instant se réchauffer et se fondre au contact de cette âme ardente. Il le remercia de sa cordialité avec une certaine chaleur, quoique sa déception eût été grande de trouver un second cachot où il croyait rencontrer la liberté.

— Voyons d'abord, dit-il, s'il y a moyen de faire disparaître aux yeux de vos geôliers les traces de mon passage. Toute notre tranquillité à venir est dans leur ignorance de ce qui s'est passé.

Alors il se pencha vers l'ouverture, prit la pierre, qu'il souleva facilement malgré son poids, et la fit entrer dans le trou.

— Cette pierre a été descellée bien négligemment, dit-il en hochant la tête; vous n'avez donc pas d'outils?

— Et vous, demanda Dantès avec étonnement, en avez-vous donc?

— Je m'en suis fait quelques-uns. Excepté une lime, j'ai tout ce qu'il me faut, ciseau, pince, levier.

— Oh! je serais curieux de voir ces produits de votre patience et de votre industrie, dit Dantès.

— Tenez, voici d'abord un ciseau.

Et il lui montra une lame forte et aiguë, emmanchée dans un morceau de bois de hêtre.

— Avec quoi avez-vous fait cela? dit Dantès.

— Avec une des fiches de mon lit. C'est avec cet instrument que je me suis creusé tout le chemin qui m'a conduit jusqu'ici; cinquante pieds à peu près.

— Cinquante pieds! s'écria Dantès avec une espèce de terreur.

— Parlez plus bas, jeune homme, parlez plus bas ; souvent il arrive qu'on écoute aux portes des prisonniers.

— On me sait seul.

— N'importe.

— Et vous dites que vous avez percé cinquante pieds pour arriver jusqu'ici ?

— Oui, telle est à peu près la distance qui sépare ma chambre de la vôtre ; seulement j'ai mal calculé ma courbe, faute d'instruments de géométrie pour dresser mon échelle de proportion ; au lieu de quarante pieds d'ellipse il s'en est rencontré cinquante ; je croyais, ainsi que je vous l'ai dit, arriver jusqu'au mur extérieur, percer ce mur et me jeter à la mer. J'ai longé le corridor, contre lequel donne votre chambre, au lieu de passer dessous ; tout mon travail est perdu, car ce corridor donne sur une cour pleine de gardes.

— C'est vrai dit, Dantès ; mais ce corri-

dor ne longe qu'une face de ma chambre, et ma chambre en a quatre.

— Oui, sans doute, mais en voici d'abord une dont le rocher fait la muraille; il faudrait dix années de travail à dix mineurs munis de tous leurs outils pour percer le rocher; cette autre doit être adossée aux fondations de l'appartement du gouverneur; nous tomberions dans les caves qui ferment évidemment à la clefs et nous serions pris; l'autre face donne, attendez donc, où donne l'autre face?

Cette face était celle où était percée la meurtrière à travers laquelle venait le jour: cette meurtrière, qui allait toujours en se rétrécissant jusqu'au moment où elle donnait entrée au jour, et par laquelle un en-

fant n'aurait certes pas pu passer, était en outre garnie par trois rangs de barreaux de fer, qui pouvaient rassurer sur la crainte d'une évasion, par ce moyen, le geôlier le plus soupçonneux.

Et le nouveau venu, en faisant cette question, traîna la table au-dessous de la fenêtre.

— Montez sur cette table, dit-il à Dantès.

Dantès obéit, monta sur la table, et, devinant les intentions de son compagnon, appuya le dos au mur et lui présenta les deux mains.

Celui qui s'était donné le nom du numé-

ro de sa chambre, et dont Dantès ignorait encore le véritable nom, monta alors plus. lestement que n'eût pu le faire présager son âge, et avec une habileté de chat ou de lézard, sur la table d'abord, puis de la table sur les mains de Dantès, puis de ses mains sur ses épaules; ainsi courbé en deux, car la voûte du cachot l'empêchait de se redresser, il glissa sa tête entre le premier rang de barreaux, et put plonger alors de haut en bas.

Un instant après il retira vivement la tête.

— Oh ! oh, dit-il, je m'en étais douté.

— Et il se laissa glisser le long du corps de Dantès sur la table, et de la table sauta à terre.

—De quoi vous étiez vous douté? demanda le jeune homme anxieux, en sautant à son tour auprès de lui.

Le vieux prisonnier méditait.

— Oui, dit-il, c'est cela; la quatrième face de votre cachot donne sur une galerie extérieure, espèce de chemin de ronde où passent les patrouilles et où veillent les sentinelles.

— Vous en êtes sûr ?

— J'ai vu le schako du soldat et le bout de son fusil, et je ne me suis retiré si vivement que de peur qu'il m'aperçût moi-même.

— Eh bien ? dit Dantès.

— Vous voyez bien qu'il est impossible de fuir par votre cachot.

— Alors? continua le jeune homme avec son accent interrogateur.

— Alors, dit le vieux prisonnier, que la volonté de Dieu soit faite!

Et une teinte de profonde résignation s'étendit sur les traits du vieillard.

Dantès regarda cet homme qui renonçait ainsi et avec tant de philosophie à une espérance nourrie depuis si longtemps, avec un étonnement mêlé d'admiration.

— Maintenant, voulez-vous me dire qui vous êtes? demanda Dantès.

— Oh! mon Dieu, oui, si cela peut en-

core vous intéresser, maintenant que je ne puis plus vous être bon à rien.

— Vous pouvez être bon à me consoler et à me soutenir, car vous me semblez fort parmi les forts.

L'abbé sourit tristement.

Je suis l'abbé Faria, dit-il, prisonnier depuis 1811, comme vous le savez, au château d'If; mais j'étais depuis trois ans renfermé dans la forteresse de Fenestrelle. En 1811, on m'a transféré du Piémont en France. C'est alors que j'ai appris que la destinée, qui, à cette époque, lui semblait soumise, avait donné un fils à Napoléon et que ce fils au berceau avait été nommé roi de Rome. J'étais loin de me douter alors de ce que vous m'avez dit tout à l'heure : c'est que,

quatre ans plus tard, le colosse serait renversé; qui règne donc en France ? est-ce Napoléon II?

— Non, c'est Louis XVIII.

— Louis XVIII, le frère de Louis XVI! les décrets du ciel sont étranges et mystérieux. Quelle a donc été l'intention de la Providence en abaissant l'homme qu'elle avait élevé, et en élevant celui qu'elle avait abaissé ?

Dantès suivait des yeux cet homme qui oubliait un instant sa propre destinée pour se préoccuper ainsi des destinées du monde.

— Oui, oui, continua-t-il, c'est comme en Angleterre : après Charles Ier, Cromwell; après Cromwell, Charles II, et peut-être

après Jacques II quelque gendre, quelque parent, quelque prince d'Orange; un stathouder qui se fera roi; et alors de nouvelles concessions au peuple, alors une constitution; alors la liberté! Vous verrez cela, jeune homme, dit-il, en se retournant vers Dantès et en le regardant avec des yeux brillants et profonds comme en devaient avoir les prophètes. Vous êtes encore d'âge à le voir, vous verrez cela.

— Oui, si je sors d'ici.

— Ah! c'est juste, dit l'abbé Faria. Nous sommes prisonniers, il y a des moments où je l'oublie et où, parce que mes yeux percent les murailles qui m'enferment, je me crois en liberté.

— Mais pourquoi êtes-vous enfermé, vous ?

— Moi? parce que j'ai rêvé, en 1807, le projet que Napoléon a voulu réaliser en 1811; parce que, comme Machiavel, au milieu de tous ces principicules, qui faisaient de l'Italie un nid de petits royaumes tyranniques et faibles, j'ai voulu un grand et seul empire, compacte et fort; parce que j'ai cru trouver mon César Borgia dans un niais couronné qui a fait semblant de me comprendre pour me mieux trahir. C'était le projet d'Alexandre VI et de Clément VII; il échouera toujours, puisqu'ils l'ont entrepris inutilement et que Napoléon n'a pu l'achever; décidément l'Italie est maudite!

Et le vieillard baissa la tête.

Dantès ne comprenait pas comment un homme pouvait risquer sa vie pour de pareils intérêts; il est vrai que s'il connaissait Napoléon pour l'avoir vu et lui avoir parlé, il ignorait complètement en revanche ce que c'était que Clément VII et Alexandre VI.

— N'êtes-vous pas, dit Dantès, commençant à partager l'opinion de son geôlier, qui était l'opinion générale au château d'If, le prêtre que l'on croit... malade?

— Que l'on croit fou, vous voulez dire, n'est-ce pas?

— Je n'osais, dit Dantès en souriant.

— Oui, oui, continua Faria avec un rire amer; oui, c'est moi qui passe pour fou, c'est moi qui divertis depuis si longtemps les

hôtes de cette prison, et qui réjouirais les petits enfants, s'il y avait des enfants dans le séjour de la douleur sans espoir.

Dantès demeura un instant immobile et muet.

— Ainsi, vous renoncez à fuir? lui dit-il.

— Je vois la fuite impossible; c'est se révolter contre Dieu que de tenter ce que Dieu ne veut pas qui s'accomplisse.

— Pourquoi vous décourager? ce serait trop demander aussi à la Providence que de vouloir réussir du premier coup. Ne pouvez-vous pas recommencer dans un autre sens ce que vous avez fait dans celui-ci?

— Mais savez-vous ce que j'ai fait pour

parler ainsi de recommencer? Savez-vous qu'il m'a fallu quatre ans pour faire les outils que je possède? savez-vous que depuis deux ans je gratte et creuse une terre dure comme le granit? savez-vous qu'il m'a fallu déchausser des pierres qu'autrefois je n'aurais pas cru pouvoir remuer, que des journées tout entières se sont passées dans ce labeur titanique, et que parfois, le soir, j'étais heureux quand j'avais enlevé un pouce carré de ce vieux ciment, devenu aussi dur que la pierre elle-même? Savez-vous, savez-vous que pour loger toute cette terre et toutes ces pierres que j'enterrais, il m'a fallu percer la voûte d'un escalier, dans le tambour duquel tous ces décombres ont été tour à tour ensevelis; si bien qu'aujourd'hui le tambour est plein, et que je ne saurais plus où mettre une poignée de pous-

sière ? savez-vous, enfin, que je croyais toucher au but de tous mes travaux, que je me sentais juste la force d'accomplir cette tâche, et que voilà que Dieu non-seulement recule ce but, mais le transporte je ne sais où ? Ah ! je vous le dis, je vous le répète, je ne ferai plus rien désormais pour essayer de reconquérir ma liberté, puisque la volonté de Dieu est qu'elle soit perdue à tout jamais.

Édemond baissa la tête pour ne pas avouer à cet homme que la joie d'avoir un compagnon l'empêchait de compatir comme il eût dû à la douleur qu'éprouvait le prisonnier de n'avoir pu se sauver.

L'abbé Faria se laissa aller sur le lit d'Édemond, et Édemond resta debout.

Le jeune homme n'avait jamais songé à la fuite. Il y a de ces choses qui semblent tellement impossibles qu'on n'a pas même l'idée de les tenter, et qu'on les évite d'instinct. Creuser cinquante pieds sous la terre, consacrer à cette opération un travail de trois ans pour arriver, si on réussit, à un précipice donnant à pic sur la mer. Se précipiter de cinquante, de soixante, de cent pieds peut-être, pour s'écraser, en tombant, la tête sur quelque rocher, si la balle des sentinelles ne vous a déjà point tué auparavant; être obligé, si l'on échappe à tous ces dangers, de faire en nageant, une lieue, c'en était trop pour qu'on ne se résignât point, et nous avons vu que Dantès avait failli pousser cette résignation jusqu'à la mort.

Mais maintenant que le jeune homme avait vu un vieillard se cramponner à la vie avec tant d'énergie et lui donner l'exemple des résolutions désespérées, il se mit à réfléchir et à mesurer son courage. Un autre avait tenté ce qu'il n'avait pas même eu l'idée de faire; un autre moins jeune, moins fort, moins adroit que lui, s'était procuré, à force d'adresse et de patience, tous les instruments dont il avait eu besoin pour cette incroyable opération qu'une mesure mal prise avait pu seule faire échouer; un autre avait fait tout cela, rien n'était donc impossible à Dantès: Faria avait percé cinquante pieds, il en percerait cent; Faria, à cinquante ans, avait mis trois ans à son œuvre; il n'avait que la moitié de l'âge de Faria, lui, et il en mettrait six; Faria, abbé, savant, homme d'église, n'avait pas craint

de risquer la traversée du château d'If à l'île de Daume de Ratonneau ou de Lemaire; lui, Édemond le marin, lui, Dantès, le hardi plongeur, qui avait été si souvent chercher une branche de corail au fond de la mer, hésiterait-il donc à faire une lieue en nageant? Que fallait-il pour faire une lieue en nageant? une heure? Eh bien! n'était-il donc pas souvent resté des heures entières à la mer sans reprendre pied sur le rivage! Non, non, Dantès n'avait besoin que d'être encouragé par un exemple. Tout ce qu'un autre a fait ou aurait pu faire, Dantès le fera.

Le jeune homme réfléchit un instant.

— J'ai trouvé ce que vous cherchiez, dit-il au vieillard.

Faria tressaillit.

— Vous ? dit-il, et en relevant la tête d'un air qui indiquait que si Dantès disait la vérité, le découragement de son compagnon ne serait pas de longue durée? Vous, voyons, qu'avez-vous trouvé ?

— Le corridor que vous avez percé pour venir de chez vous ici s'étend dans le même sens que la galerie extérieure, n'est-ce pas?

— Oui.

— Il doit n'en être éloigné que d'une quinzaine de pas.

— Tout au plus.

— Eh bien! vers le milieu du corridor nous perçons un chemin formant comme la branche d'une croix. Cette fois vous prenez

mieux vos mesures. Nous débouchons sur la galerie extérieure. Nous tuons la sentinelle et nous nous évadons. Il ne faut, pour que ce plan réussisse, que du courage, vous en avez ; que de la vigueur, je n'en manque pas. Je ne parle pas de la patience, vous avez fait vos preuves et je ferai les miennes.

—Un instant, répondit l'abbé ; vous n'avez pas su, mon cher compagnon, de quelle espèce est mon courage, et quel emploi je compte faire de ma force. Quant à la patience, je crois avoir été assez patient en recommençant chaque matin la tâche de la nuit et chaque nuit la tâche du jour. Mais alors, écoutez-moi bien, jeune homme, c'est qu'il me semblait que je servais Dieu en délivrant une de ses créatures, qui étant innocente n'avait pu être condamnée.

— Eh bien! demanda Dantès, la chose n'en est-elle pas au même point, et vous êtes-vous reconnu coupable depuis que vous m'avez rencontré, dites?

— Non, mais je ne veux pas le devenir. Jusqu'ici je croyais n'avoir affaire qu'aux choses, voilà que vous me proposez d'avoir affaire aux hommes. J'ai pu percer un mur et détruire un escalier, mais je ne percerai pas une poitrine et ne détruirai pas une existence.

Dantès fit un léger mouvement de surprise.

— Comment, dit-il, pouvant être libre, vous seriez retenu par un semblable scrupule?

— Mais vous-même, dit Faria, pourquoi n'avez-vous pas un soir assommé votre geôlier avec le pied de votre table, revêtu ses habits et essayé de fuir?

— C'est que l'idée ne m'en est pas venue, dit Dantès.

— C'est que vous avez une telle horreur instinctive pour un pareil crime, une telle horreur que vous n'y avez pas même songé, reprit le vieillard; car dans les choses simples et permises nos appétits naturels nous avertissent que nous ne dévions pas de la ligne de notre droit. Le tigre qui verse le sang par nature, dont c'est l'état, la destination, n'a besoin que d'une chose, c'est que son odorat l'avertisse qu'il a une proie à sa portée. Aussitôt il bondit vers cette

proie, tombe dessus et la déchire. C'est son instinct et il y obéit. Mais l'homme, au contraire, répugne au sang; ce ne sont point les lois sociales qui répugnent au meurtre, ce sont les lois naturelles.

Dantès resta confondu: c'était en effet l'explication de ce qui s'était passé à son insu dans son esprit ou plutôt dans son âme, car il y a des pensées qui viennent de la tête, et d'autres qui viennent du cœur.

— Eh puis! continua Faria, depuis tantôt douze ans que je suis en prison, j'ai repassé dans mon esprit toutes les évasions célèbres. Je n'ai vu réussir que rarement les violentes évasions. Les évasions heureuses, les évasions couronnées d'un plein

succès, sont les évasions méditées avec soin et lentement préparées : c'est ainsi que le duc de Beaufort s'est échappé du château de Vincennes; l'abbé Dubuquoi du For-l'Evêque, et Latude de la Bastille. Il y a encore celles que le hasard peut offrir : celles-là sont les meilleures; attendons une occasion, croyez-moi, et si cette occasion se présente, profitons-en.

—Vous avez pu attendre, vous, dit Dantès en soupirant; ce long travail vous faisait une occupation de tous les instants, et quand vous n'aviez pas votre travail pour vous distraire, vous aviez vos espérances pour vous consoler.

— Puis, dit l'abbé, je ne m'occupais point qu'à cela.

— Que faisiez-vous donc ?

— J'écrivais ou j'étudiais.

— On vous donne donc du papier, des plumes et de l'encre ?

— Non, dit l'abbé, mais je m'en fais.

— Vous vous faites du papier, des plumes et de l'encre ! s'écria Dantès.

— Oui.

Dantès regarda cet homme avec admiration ; seulement il avait encore peine à croire à ce qu'il disait. Faria s'aperçut de ce léger doute.

— Quand vous viendrez chez moi, lui dit-il, je vous montrerai un ouvrage entier,

résultat des pensées, des recherches et des réflexions de toute ma vie, que j'avais médité à l'ombre du Colysée à Rome, au pied de la colonne Saint-Marc, à Venise, sur les bords de l'Arno, à Florence, et que je ne me doutais guère qu'un jour mes geôliers me laisseraient le loisir d'exécuter entre les quatre murs du château d'If. Cet un *Traité sur la possibilité d'une monarchie générale en Italie*. Cela fera un grand volume in-quarto.

— Et vous l'avez écrit ?

— Sur deux chemises. J'ai inventé une préparation qui rend le linge lisse et uni comme le parchemin.

— Vous êtes donc chimiste ?

— Un peu. J'ai connu Lavoisier et j'ai été lié avec Cabanis.

— Mais, pour un pareil ouvrage, il vous a fallu faire des recherches historiques. Vous aviez donc des livres ?

— A Rome, j'avais à peu près cinq mille volumes dans ma bibliothèque. A force de les lire et de les relire, j'ai découvert qu'avec cent cinquante ouvrages bien choisis on a, sinon le résumé complet des connaissances humaines, du moins tout ce qu'il est utile à un homme de savoir. J'ai consacré trois années de ma vie à lire et à relire ces cent cinquante volumes, de sorte que je les savais à peu près par cœur lorsque j'ai été arrêté. Dans ma prison, avec un léger effort de mémoire, je me les suis rappelés tout-à-

fait. Ainsi pourrai-je vous réciter Thucydide, Xénophon, Plutarque, Tite-Live, Tacite, Strada, Jornandès, Dante, Montaigne, Shakspeare, Spinosa, Machiavel et Bossuet. Je ne vous cite que les plus importants.

— Mais vous savez donc plusieurs langues?

— Je parle cinq langues vivantes, l'allemand, le français, l'italien, l'anglais et l'espagnol; à l'aide du grec ancien je comprends le grec moderne; seulement je le parle mal, mais je l'étudie en ce moment.

— Vous l'étudiez? dit Dantès.

— Oui, je me suis fait un vocabulaire des mots que je sais, je les ai arrangés, combi-

nés, tournés et retournés, de façon à ce qu'ils puissent me suffire pour exprimer ma pensée. Je sais à peu près mille mots, c'est tout ce qu'il me faut à la rigueur, quoiqu'il y en ait cent mille, je crois, dans les dictionnaires. Seulement je ne serai pas éloquent, mais je me ferai comprendre à merveille et cela me suffit.

De plus en plus émerveillé, Édemond commençait à trouver presque surnaturelles les facultés de cet homme étrange. Il voulut le trouver en défaut sur un point quelconque, et continua :

— Mais si l'on ne vous a pas donné de plumes, dit-il, avec quoi avez-vous pu écrire ce traité si volumineux ?

— Je m'en suis fait d'excellentes, et que

l'on préférerait aux plumes ordinaires si la matière était connue, avec les cartilages des têtes de ces énormes merlans que l'on nous sert quelquefois pendant les jours maigres. Aussi vois-je toujours arriver les mercredis, les vendredis et les samedis avec grand plaisir, car ils me donnent l'espérance d'augmenter ma provision de plumes, et mes travaux historiques sont, je l'avoue, ma plus douce occupation. En descendant dans le passé, j'oublie le présent; en marchant libre et indépendant dans l'histoire, je ne me souviens plus que je suis prisonnier.

— Mais de l'encre? dit Dantès; avec quoi vous êtes-vous fait de l'encre?

— Il y avait autrefois une cheminée dans mon cachot, dit Faria; cette cheminée a été bouchée quelque temps avant mon arrivée

sans doute, mais pendant longues années on y avait fait du feu, tout l'intérieur en est donc tapissé de suie. Je fais dissoudre cette suie dans une portion du vin qu'on me donne tous les dimanches, cela me fournit de l'encre excellente. Pour les notes particulières et qui ont besoin d'attirer les yeux, je me pique les doigts et j'écris avec mon sang.

— Et quand pourrai-je voir tout cela? demanda Dantès.

— Quand vous voudrez, répondit Faria.

— Oh! tout de suite! s'écria le jeune homme.

— Suivez-moi donc, dit l'abbé.

Et il rentra dans le corridor souterrain où il disparut; Dantès le suivit.

CHAPITRE VIII.

LA CHAMBRE DE L'ABBÉ.

Après avoir passé en se courbant, mais cependant avec assez de facilité, par le passage souterrain, Dantès arriva à l'extrémité opposée du corridor qui donnait dans la chambre de l'abbé. Là le passage se rétrécissait et offrait à peine l'espace suffisant

pour qu'un homme pût se glisser en rampant. La chambre de l'abbé était dallée; c'était en soulevant une de ces dalles placée dans le coin le plus obscur qu'il avait commencé la laborieuse opération dont Dantès avait vu la fin.

A peine entré et debout, le jeune homme examina cette chambre mystérieuse avec la plus grande attention. Au premier aspect, elle ne présentait rien de particulier.

— Bon, dit l'abbé, il n'est que midi un quart, et nous avons encore quelques heures devant nous.

Dantès regarda autour de lui, cherchant à quelle horloge l'abbé avait pu lire l'heure d'une façon si précise.

— Regardez ce rayon de jour qui vient par ma fenêtre, dit l'abbé, et regardez sur le mur les lignes que j'ai tracées. Grâce à ces lignes qui sont combinées avec le double mouvement de la terre et l'ellipse qu'elle décrit autour du soleil, je sais plus exactement l'heure que si j'avais une montre, car une montre se dérange, tandis que le soleil et la terre ne se dérangent jamais.

Dantès n'avait rien compris à cette explication; il avait toujours cru, en voyant le soleil se lever derrière les montagnes et se coucher dans la Méditerranée, que c'était lui qui marchait et non la terre. Ce double mouvement du globe qu'il habitait et dont cependant il ne s'apercevait pas lui semblait presque impossible; dans chacune des paroles de son interlocuteur il voyait des mystères de

sciences aussi admirables à creuser que ces mines d'or et de diamants qu'il avait visitées dans un voyage qu'il avait fait presque enfant encore à Guzarate et à Golconde.

— Voyons, dit-il à l'abbé, j'ai hâte d'examiner vos trésors.

L'abbé alla vers la cheminée, déplaça avec le ciseau qu'il tenait toujours à la main la pierre qui formait autrefois l'âtre et qui cachait une cavité assez profonde; c'est dans cette cavité qu'étaient renfermés tous les objets dont il avait parlé à Dantès.

— Que voulez-vous voir d'abord? lui demanda-t-il.

— Montrez-moi votre grand ouvrage sur la royauté en Italie.

Faria tira de l'armoire précieuse trois ou quatre rouleaux de linge tournés sur eux-mêmes, comme des feuilles de papyrus; c'étaient des bandes de toile larges de quatre pouces à peu près, et longues de dix-huit. Ces bandes, numérotées, étaient couvertes d'une écriture que Dantès put lire, car elle était écrite dans la langue maternelle de l'abbé, c'est-à-dire en italien, idiome qu'en sa qualité de Provençal Dantès comprenait parfaitement.

— Voyez, lui dit-il, tout est là; il y a huit jours à peu près que j'ai écrit le mot fin au bas de la cent soixante-huitième bande. Deux de mes chemises et tout ce que j'avais de mouchoirs y a passé; si jamais je redeviens libre et qu'il se trouve

dans toute l'Italie un imprimeur qui ose m'imprimer, ma réputation est faite.

—Oui, répondit Dantès, je vois bien. Et maintenant montrez-moi donc, je vous prie, les plumes avec lesquelles a été écrit cet ouvrage?

— Voyez, dit Faria.

Et il montra au jeune homme un petit bâton long de six pouces, gros comme le manche d'un pinceau, au bout et autour duquel était lié par un fil un de ces cartilages, encore taché par l'encre, dont l'abbé avait parlé à Dantès; il était allongé en bec et fendu comme une plume ordinaire.

Dantès l'examina, cherchant des yeux l'instrument avec lequel il avait pu être taillé d'une façon si correcte.

—Ah oui, dit Faria, le canif, n'est-ce pas? C'est mon chef-d'œuvre ; je l'ai fait, ainsi que le couteau que voici, avec un vieux chandelier de fer.

Le canif coupait comme un rasoir. Quant au couteau, il avait cet avantage qu'il pouvait servir tout à la fois de couteau et de poignard.

Dantès examina ces différents objets avec la même attention que dans les boutiques de curiosités de Marseille il avait examiné parfois ces instruments exécutés par des sauvages et rapportés des mers du Sud par les capitaines au long cours.

—Quant à l'encre, dit Faria, vous savez comment je procède: je la fais à mesure que j'en ai besoin.

—Maintenant je m'étonne d'une chose, dit Dantès, c'est que les jours vous aient suffi pour toute cette besogne.

—J'avais les nuits, répondit Faria.

—Les nuits! êtes-vous donc de la nature des chats, et voyez-vous clair pendant la nuit?

—Non; mais Dieu a donné à l'homme l'intelligence pour venir en aide à la pauvreté de ses sens : je me suis procuré de la lumière.

—Comment cela ?

—De la viande qu'on m'apporte je sépare la graisse, je la fais fondre, et j'en tire une espèce d'huile compacte. Tenez, voilà ma bougie.

Et l'abbé montra à Dantès une espèce de lampion pareil à ceux qui servent dans les illuminations publiques.

—Mais du feu ?

—Voici deux cailloux et du linge brûlé.

—Mais des allumettes?

—J'ai feint une maladie de peau, et j'ai demandé du soufre, que l'on m'a accordé.

Dantès posa les objets qu'il tenait sur la table, et baissa la tête, écrasé sous la persévérance et la force de cet esprit.

—Ce n'est pas tout, continua Faria; car il ne faut pas mettre tous ses trésors dans une seule cachette; refermons celle ci.

Ils posèrent la dalle à sa place; l'abbé sema un peu de poussière dessus, y passa son pied pour faire disparaître toute trace de solution de continuité, s'avança vers son lit et le déplaça.

Derrière le chevet, caché par une pierre qui le refermait avec une herméticité presque parfaite, était un trou, et dans ce trou une échelle de corde longue de vingt-cinq à trente pieds.

Dantès l'examina; elle était d'une solidité à toute épreuve.

— Qui vous a fourni la corde nécessaire à ce merveilleux ouvrage? demanda Dantès.

— D'abord quelques chemises que j'avais, puis les draps de mon lit, que, pen-

dant trois ans de captivité à Fenestrelles, j'ai effilés. Quand on m'a transporté au château d'If, j'ai trouvé moyen d'emporter avec moi cet effilé; ici j'ai continué la besogne.

— Mais ne s'apercevait-on pas que les draps de votre lit n'avaient plus d'ourlet ?

— Je les recousais.

— Avec quoi ?

—Avec cette aiguille.

Et l'abbé, ouvrant un lambeau de ses vêtements, montra à Dantès une arête longue, aiguë et encore enfilée, qu'il portait sur lui.

— Oui, continua Faria, j'avais d'abord

songé à desceller ces barreaux et à fuir par cette fenêtre, qui est un peu plus large que la vôtre, comme vous voyez, et que j'eusse élargie encore au moment de mon évasion ; mais je me suis aperçu que cette fenêtre donnait sur une cour intérieure, et j'ai renoncé à ce projet comme trop chanceux. Cependant j'ai conservé l'échelle pour une circonstance imprévue, pour une de ces évasions dont je vous parlais, et que le hasard procure.

Dantès, tout en ayant l'air d'examiner l'échelle, pensait cette fois à autre chose : une idée avait traversé son esprit. C'est que cet homme, si intelligent, si ingénieux, si profond, verrait peut-être clair dans l'obscurité de son propre malheur, où jamais lui-même n'avait rien pu distinguer.

— A quoi songez-vous ? demanda l'abbé en souriant, et prenant l'absorption de Dantès pour une admiration portée au plus haut degré.

— Je pense à une chose d'abord, c'est à la somme énorme d'intelligence qu'il vous a fallu dépenser pour arriver au but où vous êtes parvenu ; qu'eussiez-vous donc fait libre ?

— Rien peut-être : ce trop plein de mon cerveau se fût évaporé en futilités. Il faut le malheur pour creuser certaines mines mystérieuses cachées dans l'intelligence humaine ; il faut la pression pour faire éclater la poudre. La captivité a réuni sur un seul point toutes mes facultés flottantes çà et là ; elles se sont heurtées dans un espace

étroit; et, vous le savez, du choc des nuages résulte l'électricité, de l'électricité l'éclair, de l'éclair la lumière.

— Non, je ne sais rien, dit Dantès, abattu par son ignorance; une partie des mots que vous prononcez sont pour moi des mots vides de sens; vous êtes bien heureux d'être si savant, vous !

L'abbé sourit.

— Vous pensiez à deux choses, disiez-vous tout à l'heure ?

— Oui.

— Et vous ne m'avez fait connaître que la première; quelle est la seconde ?

— La seconde est que vous m'avez raconté votre vie, et que vous ne connaissez pas la mienne.

— Votre vie, jeune homme, est bien courte pour renfermer des évènements de quelque importance.

— Elle renferme un immense malheur, dit Dantès, un malheur que je n'ai pas mérité; et je voudrais, pour ne plus blasphémer Dieu comme je l'ai fait quelquefois, pouvoir m'en prendre aux hommes de mon malheur.

— Alors, vous vous prétendez innocent du fait qu'on vous impute.

— Complètement innocent, sur la tête

des deux seules personnes qui me sont chères, sur la tête de mon père et de Mercédès.

— Voyons, dit l'abbé en refermant sa cachette et en repoussant son lit à sa place, racontez-moi donc votre histoire?

Dantès alors raconta ce qu'il appelait son histoire, et qui se bornait à un voyage dans l'Inde et à deux ou trois voyages dans le Levant; enfin il en arriva à sa dernière traversée, à la mort du capitaine Leclère, au paquet remis par lui pour le grand maréchal, à l'entrevue avec le grand-maréchal, à la lettre remise par lui et adressée à un monsieur Noirtier; enfin à son arrivée à Marseille, à son entrevue avec son père, à ses amours avec Mercédès, au repas de ses fiançailles, à son arrestation, à son inter-

rogatoire, à sa prison provisoire au palais-de-justice; enfin à sa prison définitive au château d'If. Arrivé là, Dantès ne savait plus rien, pas même le temps qu'il y était resté prisonnier.

Le récit achevé, l'abbé réfléchit profondément.

— Il y a, dit-il au bout d'un instant, un axiome de droit d'une grande profondeur, et qui en revient à ce que je vous disais tout à l'heure, c'est qu'à moins que la pensée mauvaise ne naisse avec une organisation faussée, la nature humaine répugne au crime. Cependant la civilisation nous a donné des besoins, des vices, des appétits factices qui ont parfois l'influence de nous faire étouffer nos bons instincts et qui nous

conduisent au mal. De là cette maxime : Si vous voulez découvrir le coupable, cherchez d'abord celui à qui le crime commis peut être utile!

— A qui votre disparition pouvait-elle être utile?

— A personne, mon Dieu! j'étais si peu de chose.

— Ne répondez pas ainsi, car la réponse manque à la fois de logique et de philosophie; tout est relatif, mon cher ami, depuis le roi qui gêne son futur successeur, jusqu'à l'employé qui gêne le surnuméraire. Si le roi meurt, le successeur hérite d'une couronne. Si l'employé meurt, le surnuméraire hérite de douze cents livres d'appointe-

ments. Ces douze cents livres d'appointements, c'est sa liste civile à lui; ils lui sont aussi nécessaires pour vivre que les douze millions d'un roi. Chaque individu, depuis le plus bas jusqu'au plus haut degré de l'échelle sociale, groupe autour de lui tout un petit monde d'intérêts, ayant ses tourbillons et ses atomes crochus, comme les mondes de Descartes. Seulement ces mondes vont toujours s'élargissant à mesure qu'ils montent. C'est une spirale renversée et qui se tient sur la pointe par un jeu d'équilibre. Revenons-en donc à votre monde à vous. Vous alliez être nommé capitaine du Pharaon.

— Oui.

— Vous alliez épouser une belle jeune fille?

— Oui.

— Quelqu'un avait-il intérêt à ce que vous ne devinssiez pas capitaine du *Pharaon*? Quelqu'un avait-il intérêt à ce que vous n'épousassiez pas Mercédès ? Répondez d'abord à la première question, l'ordre est la clef de tous les problèmes. Quelqu'un avait-il intérêt à ce que vous ne devinssiez pas capitaine du *Pharaon*?

— Non; j'étais fort aimé à bord. Si les matelots avaient pu élire un chef, je suis sûr qu'ils m'eussent élu. Un seul homme avait quelque motif de m'en vouloir, j'avais eu quelque temps auparavant une querelle avec lui, et je lui avais proposé un duel. qu'il avait refusé.

— Allons donc! Cet homme, comment se nommait-il?

— Danglars.

— Qu'était-il à bord?

— Agent comptable.

— Si vous fussiez devenu capitaine, l'eussiez-vous conservé dans son poste?

— Non, si la chose eût dépendu de moi, car j'avais cru remarquer quelques infidélités dans ses comptes.

— Bien. Maintenant quelqu'un a-t-il assisté à votre dernier entretien avec le capitaine Leclère?

— Non, nous étions seuls.

— Quelqu'un a-t-il pu entendre votre conversation?

— Oui, car la porte était ouverte; et même... attendez... oui, oui, Danglars est passé juste au moment où le capitaine Leclère me remettait le paquet destiné au grand-maréchal.

— Bon, fit l'abbé, nous sommes sur la voie. Avez-vous amené quelqu'un avec vous à terre quand vous avez relâché à l'île d'Elbe?

— Personne.

— On vous a remis une lettre?

— Oui, le grand-maréchal.

— Cette lettre, qu'en avez-vous fait?

— Je l'ai mise dans mon portefeuille.

— Vous aviez donc votre portefeuille sur vous. Comment un portefeuille devant contenir une lettre officielle pouvait-il tenir dans la poche d'un marin?

— Vous avez raison, mon portefeuille était à bord.

— Ce n'est donc qu'à bord que vous avez enfermé la lettre dans le portefeuille?

— Oui.

— De Porto-Ferrajo à bord qu'avez-vous fait de cette lettre?

— Je l'ai tenue à ma main.

— Quand vous êtes remonté sur le *Pharaon*, chacun a donc pu voir que vous teniez une lettre?

— Oui.

— Danglars comme les autres?

— Danglars comme les autres.

— Maintenant, écoutez bien; réunissez tous vos souvenirs : vous rappelez-vous dans quels termes était rédigée la dénonciation?

— Oh! oui; je l'ai relue trois fois, et chaque parole en est restée dans ma mémoire.

— Répétez-la moi.

Dantès se recueillit un instant.

— La voici, dit-il, textuellement.

« M. le procureur du roi est prévenu par un ami du trône et de la religion que le nommé Édemond Dantès, second du navire le *Pharaon*, arrivé ce matin de Smyrne, après avoir touché à Naples et à Porto-Ferrajo, a été chargé par Murat d'un paquet pour l'usurpateur, et par l'usurpateur d'une lettre pour le comité bonapartiste de Paris.

» On aura la preuve de son crime en l'arrêtant, car on trouvera cette lettre ou sur lui, ou chez son père, ou dans sa cabane à bord du *Pharaon*. »

L'abbé haussa les épaules.

— C'est clair comme le jour, dit-il, et il faut que vous ayez eu le cœur bien naïf et bien bon pour n'avoir pas deviné la chose tout d'abord.

— Vous croyez? s'écria Dantès. Ah! ce serait bien infâme!

— Quelle était l'écriture ordinaire de Danglars?

— Une belle cursive.

— Quelle était l'écriture de la lettre anonyme ?

— Une écriture renversée.

L'abbé sourit.

— Contrefaite, n'est-ce pas ?

— Bien hardie pour être contrefaite.

— Attendez, dit-il.

Il prit sa plume, ou plutôt ce qu'il appelait ainsi, la trempa dans l'encre et écrivit de la main gauche, sur un linge préparé à cet effet, les deux ou trois premières lignes de la dénonciation.

Dantès recula et regarda presque avec terreur l'abbé.

— Oh! c'est étonnant, s'écria-t-il, comme cette écriture ressemblait à celle-ci.

— C'est que la dénonciation avait été écrite de la main gauche. J'ai observé une chose, continua l'abbé.

— Laquelle ?

— C'est que toutes les écritures tracées de la main droite sont variées, c'est que toutes les écritures tracées de la main gauche se ressemblent.

— Vous avez donc tout vu, tout observé ?

— Continuons.

— Oh! oui, oui.

— Passons à la seconde question.

— J'écoute.

— Quelqu'un avait-il intérêt à ce que vous n'épousassiez pas Mercédès?

— Oui! un jeune homme qui l'aimait.

— Son nom?

— Fernand.

— C'est un nom espagnol.

— Il était Catalan.

— Croyez-vous que celui-ci était capable d'écrire la lettre?

— Non! celui-ci m'eût donné un coup de couteau, voilà tout.

— Oui, c'est dans la nature espagnole : un assassinat, oui; une lâcheté, non.

— D'ailleurs, continua Dantès, il ignorait tous les détails consignés dans la dénonciation.

— Vous ne les aviez donnés à personne?

— A personne.

— Pas même à votre maîtresse ?

— Pas même à ma fiancée.

— C'est Danglars.

— Oh ! maintenant j'en suis sûr.

— Attendez... Danglars connaissait-il Fernand ?

— Non... si... Je me rappelle...

— Quoi ?

— La surveille de mon mariage je les ai vus attablés ensemble sous la tonnelle du père Pamphile. Danglars était amical et railleur, Fernand était pâle et troublé.

— Ils étaient seuls ?

— Non, ils avaient avec eux un troisième compagnon, bien connu de moi, qui sans doute leur avait fait faire connaissance, un tailleur nommé Caderousse ; mais celui-ci était déjà ivre ; attendez... attendez...Comment ne me suis-je pas rappelé cela ? Près de la table où ils buvaient était un encrier, du papier, des plumes. (Dantès porta la main à son front.) — Oh ! c'est là, c'est là que la lettre aura été écrite. — Oh ! les infâmes ! les infâmes !

— Voulez vous encore savoir autre chose? dit l'abbé en riant.

— Oui, oui, puisque vous approfondissez tout, puisque vous voyez clair en toutes

choses. Je veux savoir pourquoi je n'ai été interrogé qu'une fois, pourquoi on ne m'a pas donné de juges, et comment je suis condamné sans arrêt.

Oh! ceci, dit l'abbé, c'est un peu plus grave ; la justice a des allures sombres et mystérieuses qu'il est difficile de pénétrer. Ce que nous avons fait jusqu'ici pour vos deux ennemis était un jeu d'enfant ; il va falloir, sur ce sujet, me donner les indications les plus précises.

— Voyons, interrogez-moi, car en vérité vous voyez plus clair dans ma vie que moi-même.

— Qui vous a interrogé? est-ce le procu-

reur du roi, le substitut, le juge d'instruction?

— C'était le substitut.

— Jeune, ou vieux?

— Jeune: vingt-sept ou vingt-huit ans.

— Bien! pas corrompu encore, mais ambitieux déjà, dit l'abbé. Quelles furent ses manières avec vous?

— Douces plutôt que sévères.

— Lui avez-vous tout raconté?

— Tout.

— Et ses manières ont-elles changé dans le courant de l'interrogatoire?

— Un instant elles ont été altérées lorsqu'il eut lu la lettre qui me compromettait ; il parut comme accablé de mon malheur.

— De votre malheur?

— Oui.

— Et vous êtes bien sûr que c'était votre malheur qu'il plaignait?

— Il m'a donné une grande preuve de
s sympathie du moins.

— Laquelle ?

— Il a brûlé la seule pièce qui pouvait me compromettre.

— Laquelle ? la dénonciation ?

— Non, la lettre.

— Vous en êtes sûr ?

— Cela s'est passé devant moi.

— C'est autre chose ; cet homme pourrait être un plus profond scélérat que vous ne croyez.

— Vous me faites frissonner, sur mon

honneur! dit Dantès, le monde est-il donc peuplé de tigres et de crocodiles?

— Oui; seulement, les tigres et les crocodiles à deux pieds sont plus dangereux que les autres.

— Continuons, continuons.

— Volontiers; il a brûlé la lettre, dites-vous?

— Oui, en me disant: Vous voyez, il n'existe que cette preuve-là contre vous, et je l'anéantis.

— Cette conduite est trop sublime pour être naturelle.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. A qui cette lettre était-elle adressée?

— A M. Noirtier, rue Coq Héron, n° 13, à Paris.

— Pouvez-vous présumer que votre substitut eût quelque intérêt à ce que cette lettre disparût?

— Peut-être ; car il m'a fait promettre deux ou trois fois, dans mon intérêt, disait-il, de ne parler à personne de cettre lettre, et il m'a même fait jurer de ne pas prononcer le nom qui était inscrit sur l'adresse.

— Noirtier? répéta l'abbé.. Noirtier? j'ai

connu un Noirtier à la cour de l'ancienne reine d'Étrurie, un Noirtier qui avait été girondin dans la révolution. Comment s'appelait votre substitut, à vous ?

— De Villefort.

— L'abbé éclata de rire.

Dantès le regarda avec stupéfaction.

— Qu'avez-vous? dit-il.

— Voyez-vous ce rayon de jour? demanda l'abbé.

— Oui.

— Eh bien! tout est plus clair pour moi

maintenant que ce rayon transparent et lumineux. Pauvre enfant, pauvre jeune homme! Et ce magistrat a été bon pour vous?

— Oui.

— Ce digne substitut a brûlé, anéanti la lettre?

— Oui.

— Cet honnête pourvoyeur du bourreau vous a fait jurer de ne jamais prononcer le nom de Noirtier?

— Oui.

— Ce Noirtier, pauvre aveugle que vous

êtes, savez-vous ce que c'était que ce Noirtier?

Ce Noirtier, c'était son père!

La foudre, tombée aux pieds de Dantès et lui creusant un abîme au fond duquel s'ouvrait l'enfer, lui eût produit un effet moins prompt, moins électrique, moins écrasant que ces paroles inattendues; il se levait, saisissant sa tête à deux mains comme pour l'empêcher d'éclater.

—Son père! son père! s'écria-t-il.

—Oui, son père, qui s'appelle Noirtier de Villefort, reprit l'abbé.

Alors une lumière fulgurante traversa le

cerveau du prisonnier, tout ce qui lui était demeuré obscur fut à l'instant même éclairé d'un jour éclatant. Ces tergiversations de Villefort pendant l'interrogatoire, cette lettre détruite, ce serment exigé, cette voix presque suppliante du magistrat qui, au lieu de enacer, semblait implorer, tout lui revint à la mémoire; il jeta un cri, chancela un instant comme un homme ivre; puis, s'élançant par l'ouverture qui conduisait de la cellule de l'abbé à la sienne:

—Oh! dit-il, il faut que je sois seul pour penser à tout cela.

Et, en arrivant dans son cachot, il tomba sur son lit où le porte-clefs le retrouva le soir, assis, les yeux fixes, les traits contrac-

tés, mais immobile et muet comme une statue.

Pendant ces heures de méditation qui s'étaient écoulées comme des secondes, il avait pris une terrible résolution et fait un formidable serment !

Une voix tira Dantès de cette rêverie, c'était celle de l'abbé Faria, qui, ayant reçu à son tour la visite de son geôlier, venait inviter Dantès à souper avec lui. Sa qualité de fou reconnu, et surtout de fou divertissant, donnait au vieux prisonnier quelques priviléges, comme celui d'avoir du pain un peu plus blanc, et un petit flacon de vin le dimanche. Or, on était justement arrivé au dimanche, et l'abbé venait inviter son jeune compagnon à partager son pain et son vin.

Dantès le suivit: toutes les lignes de son visage s'étaient remises et avaient repris leur place accoutumée, mais avec une raideur et une fermeté, si l'on peut le dire, qui accusaient une résolution prise. L'abbé le regarda fixement.

— Je suis fâché de vous avoir aidé dans vos recherches, et de vous avoir dit ce que je vous ai dit, fit-il.

— Pourquoi cela? demanda Dantès.

—Parce que je vous ai infiltré dans le cœur un sentiment qui n'y était point: la vengeance.

Dantès sourit.

— Parlons d'autre chose, dit-il.

L'abbé le regarda encore un instant et hocha tristement la tête; puis, comme l'en avait prié Dantès, il parla d'autre chose.

Le vieux prisonnier était un de ces hommes dont la conversation, comme celle des gens qui ont beaucoup souffert, contient des enseignements nombreux et renferme un intérêt soutenu; mais elle n'était pas égoïste, et ce malheureux ne parlait jamais de ses malheurs.

Dantès écoutait chacune de ses paroles avec admiration : les unes correspondaient à des idées qu'il avait déjà et à des connaissances qui étaient du ressort de son état de marin; les autres touchaient à des choses

inconnues et, comme ces aurores boréales qui éclairent les navigateurs dans les latitudes australes, montraient au jeune homme des paysages et des horizons nouveaux, illuminés de lueurs fantastiques. Dantès comprit le bonheur qu'il y aurait pour une organisation intelligente à suivre cet esprit élevé sur les hauteurs morales, philosophiques ou sociales sur lesquelles il avait l'habitude de se jouer.

— Vous devriez m'apprendre un peu de ce que vous savez, dit Dantès, ne fût-ce que pour ne pas vous ennuyer avec moi. Il me semble maintenant que vous devez préférer la solitude à un compagnon sans éducation et sans portée comme moi. Si vous consentez à ce que je vous demande, je m'engage à ne plus vous parler de fuir.

L'abbé sourit.

— Hélas ! mon enfant, dit-il, la science humaine est bien bornée, et quand je vous aurai appris les mathématiques, la physique, l'histoire, et les trois ou quatre langues vivantes que je parle, vous saurez ce que je sais; or, toute cette science, je serai deux ans à peine à la verser de mon esprit dans le vôtre.

— Deux ans ! dit Dantès, vous croyez que je pourrais apprendre toutes ces choses en deux ans ?

— Dans leur application, non; dans leurs principes, oui; apprendre n'est point savoir; il y a les sachants et les savants : c'est la mémoire qui fait les uns, c'est la philosophie qui fait les autres.

— Mais ne peut-on apprendre la philosophie ?

— La philosophie ne s'apprend pas, la philosophie est la réunion des sciences acquises au génie qui les applique; la philosophie, c'est le nuage éclatant sur lequel le Christ a posé le pied pour remonter au ciel.

— Voyons, dit Dantès, que m'apprendrez-vous d'abord? J'ai hâte de commencer, j'ai soif de science.

— Tout! dit l'abbé.

En effet, dès le soir les deux prisonniers arrêtèrent un plan d'éducation qui commença de s'exécuter le lendemain. Dantès avait une mémoire prodigieuse, une facilité

de conception extrême : la disposition mathématique de son esprit le rendait apte à tout comprendre par le calcul, tandis que la poésie du marin corrigeait tout ce que pouvait avoir de trop matériel la démonstration réduite à la sècheresse des chiffres ou à la rectitude des lignes ; il savait déjà d'ailleurs l'italien et un peu de romaïque qu'il avait appris dans ses voyages d'Orient. Avec ces deux langues, il comprit bientôt le mécanisme de toutes les autres, et, au bout de six mois, il commençait à parler l'espagnol, l'anglais et l'allemand.

Comme il l'avait dit à l'abbé Faria, soit que la distraction que lui donnait l'étude lui tînt lieu de liberté, soit qu'il fût, comme nous l'avons vu déjà, rigide observateur de sa parole, il ne parlait plus de fuir, et les journées

s'écoulaient pour lui rapides et instructives. Au bout d'un an, c'était un autre homme.

Quant à l'abbé Faria, Dantès remarquait que, malgré la distraction que sa présence avait apportée à sa captivité, il s'assombrissait tous les jours. Une pensée incessante et éternelle paraissait assiéger son esprit; il tombait dans de profondes rêveries, soupirait involontairement, se levait tout à coup, croisait les bras, et se promenait sombre tout autour de sa prison.

Un jour il s'arrêta tout à coup au milieu d'un de ces cercles cent fois répétés qu'il décrivait autour de sa chambre, et s'écria :

— Ah! s'il n'y avait pas de sentinelle!

— Il n'y aura de sentinelle qu'autant

que vous le voudrez bien, dit Dantès qui avait suivi sa pensée à travers la boîte de son cerveau comme à travers un cristal.

— Ah! je vous l'ai dit, reprit l'abbé, je répugne à un meurtre.

— Et cependant ce meurtre, s'il est commis, le sera par l'instinct de notre conservation, par un sentiment de défense personnelle.

— N'importe, je ne saurais.

— Vous y pensez cependant?

— Sans cesse, sans cesse, murmura l'abbé.

Et vous aviez trouvé un moyen, n'est-ce pas? dit vivement Dantès.

— Oui, s'il arrivait qu'on pût mettre sur la galerie une sentinelle aveugle et sourde.

— Elle sera aveugle, elle sera sourde, répondit le jeune homme avec un accent de résolution qui épouvanta l'abbé.

Non, non! s'écria-t-il; impossible.

Dantès voulut le retenir sur ce sujet, mais l'abbé secoua la tête et refusa de répondre davantage.

Trois mois s'écoulèrent.

—Êtes-vous fort? demanda un jour l'abbé à Dantès.

Dantès, sans répondre, prit le ciseau,

le tordit comme un fer à cheval et le redressa.

—Vous engageriez-vous à ne tuer la sentinelle qu'à la dernière extrémité?

—Oui, sur l'honneur.

—Alors, dit l'abbé, nous pourrions exécuter notre dessein.

—Et combien nous faudra-t-il pour l'exécuter?

—Un an, au moins.

—Mais nous pourrions nous mettre au travail.

—Tout de suite.

—Oh! voyez donc, nous avons perdu un an? s'écria Dantès.

—Trouvez-vous que nous l'ayons perdu? dit l'abbé.

—Oh! pardon, pardon, s'écria Édemond rougissant.

—Chut! dit l'abbé; l'homme n'est jamais qu'un homme, et vous êtes encore un des meilleurs que j'aie connu. Tenez, voici mon plan:

L'abbé montra alors à Dantès un dessin qu'il avait tracé, c'était le plan de sa chambre, de celle de Dantès et du corridor qui joignait l'une à l'autre. Au milieu de cette galerie, il établissait un boyau pareil à ce-

ui qu'on pratique dans les mines. Ce boyau menait les deux prisonniers sous la galerie où se promenait la sentinelle; une fois arrivés là, ils pratiquaient une large excavation, descellaient une des dalles qui formaient le plancher de la galerie; la dalle, à un moment donné, s'enfonçait sous le poids du soldat qui disparaissait englouti dans l'excavation, Dantès se précipitait sur lui au moment où, tout étourdi de sa chute, il ne pouvait se défendre, le liait, le baillonnait, et tous deux alors, passant par une des fenêtres de cette galerie, descendaient le long de la muraille extérieure à l'aide de l'échelle de cordes et se sauvaient.

—Dantès battit des mains et ses yeux étincelèrent de joie; ce plan était si simple qu'il devait réussir.

Le même jour, les mineurs se mirent à l'ouvrage avec d'autant plus d'ardeur que ce travail succédait à un long repos, et ne faisait, selon toute probabilité, que continuer la pensée intime et secrète de chacun d'eux.

Rien ne les interrompait que l'heure à laquelle chacun d'eux était forcé de rentrer chez soi pour recevoir la visite du geôlier. Ils avaient au reste pris l'habitude de distinguer, au bruit imperceptible des pas, le moment où cet homme descendait, et jamais ni l'un ni l'autre ne fut pris à l'improviste. La terre qu'ils extrayaient de la nouvelle galerie, et qui eût fini par combler l'ancien corridor, était jetée petit à petit, et avec des précautions inouïes, par l'une ou l'autre des deux fenêtres du cachot de

Dantès ou du cachot de Faria; on la pulvérisait avec soin, et le vent de la nuit l'emportait au loin sans qu'elle laissât de traces.

Plus d'un an se passa à ce travail, exécuté avec un ciseau, un couteau et un levier de bois pour tous instruments pendant cette année, et, tout en travaillant, Faria continuait d'instruire Dantès, lui parlant tantôt dans une langue, tantôt dans une autre, lui apprenant l'histoire des nations et des grands hommes qui laissent de temps en temps derrière eux une de ces traces lumineuses qu'on appelle la gloire. L'abbé, homme du monde et du grand monde, avait en outre dans ses manières une sorte de majesté mélancolique, dont Dantès, grâce à l'esprit d'assimilation dont la nature l'avait

doué, sut extraire cette politesse élégante qui lui manquait, et ces façons aristocratiques que l'on n'acquiert d'habitude que par le frottement des classes élevées ou la société des hommes supérieurs.

Au bout de quinze mois, le trou était achevé; l'excavation était faite sous la galerie; on entendait passer et repasser la sentinelle, et les deux ouvriers, qui étaient forcés d'attendre une nuit obscure et sans lune pour rendre leur évasion plus certaine encore, n'avaient plus qu'une crainte: c'était de voir le sol trop hâtif s'effondrer de lui-même sous les pieds du soldat. On obvia à cet inconvénient en plaçant une espèce de petite poutre, qu'on avait trouvée dans les fondations, comme un support. Dantès était occupé à la placer lors-

qu'il entendit tout à coup l'abbé Faria, resté dans la chambre du jeune homme, où il s'occupait de son côté à aiguiser une cheville destinée à maintenir l'échelle de cordes, qui l'appelait avec un accent de détresse. Dantès rentra vivement, et aperçut l'abbé, debout au milieu de la chambre, pâle, la sueur au front et les mains crispées.

—Oh! mon Dieu! s'écria Dantès, qu'y a-t-il, et qu'avez-vous donc?

—Vite, vite! dit l'abbé, écoutez-moi.

Dantès regarda le visage livide de Faria, ses yeux cernés d'un cercle bleuâtre, ses lèvres blanches, ses cheveux hérissés; et, d'épouvante, il laissa tomber à terre le ciseau qu'il tenait à la main.

— Mais qu'y a-t-il donc ? s'écria Édemond.

— Je suis perdu ! dit l'abbé ; écoutez-moi. Un mal terrible, mortel peut-être, va me saisir ; l'accès arrive, je le sens ; déjà j'en fus atteint l'année qui précéda mon incarcération. A ce mal il n'est qu'un remède, je vais vous le dire : courez vite chez moi, levez le pied du lit ; ce pied est creux, vous y trouverez un petit flacon de cristal à moitié plein d'une liqueur rouge ; apportez-le, ou plutôt, non, non, je pourrais être surpris ici ; aidez-moi à rentrer chez moi pendant que j'ai encore quelques forces. Qui sait ce qui va arriver, et le temps que durera l'accès ?

Dantès, sans perdre la tête, bien que le

malheur qui le frappait fût immense, descendit dans le corridor, traînant son malheureux compagnon après, lui, et le conduisant, avec une peine infinie, jusqu'à l'extrémité opposée, se retrouva dans la chambre de l'abbé qu'il déposa sur son lit.

—Merci, dit l'abbé, frissonnant de tous ses membres comme s'il sortait d'une eau glacée. Voici le mal qui vient, je vais tomber en catalepsie ; peut-être ne ferai-je pas un mouvement, peut-être ne jetterai-je pas une plainte; mais, peut-être aussi, j'écumerai, je me raidirai, je crierai ; tâchez que l'on n'entende pas mes cris, c'est l'important, car alors peut-être me changerait-on de chambre, et nous serions séparés à tout jamais. Quand vous me verrez immobile, froid et mort, pour ainsi dire, seule-

ment à cet instant, entendez-vous bien, desserrez-moi les dents avec le couteau, faites couler dans ma bouche huit à dix gouttes de cette liqueur, et peut-être reviendrai-je.

—Peut-être ? s'écria douloureusement Dantès.

—A moi! à moi! s'écria l'abbé, je me... je me m.....

L'accès fut si subit et si violent que le malheureux prisonnier ne put même achever le mot commencé; un nuage passa sur son front, rapide et sombre comme les tempêtes de la mer; la crise dilata ses yeux, tordit sa bouche, empourpra ses joues; il s'agita, écuma, rugit; mais, ainsi qu'il l'avait

recommandé lui-même, Dantès étouffa ses cris sous sa couverture. Cela dura deux heures. Alors, plus inerte qu'une masse, plus pâle et plus froid que le marbre, plus brisé qu'un roseau foulé aux pieds, il tomba, se raidit encore dans une dernière convulsion et devint livide.

Édemond attendit que cette mort apparente eût envahi le corps et glacé jusqu'au cœur ; alors il prit le couteau, introduisit la lame entre les dents, desserra avec une peine infinie les mâchoires crispées, compta l'une après l'autre dix gouttes de la liqueur rouge, et attendit.

Une heure s'écoula sans que le vieillard fît le moindre mouvement. Dantès craignait d'avoir attendu trop tard, et le regardait les

deux mains enfoncées dans ses cheveux. Enfin une legère coloration parut sur ses joues; ses yeux, constamment restés ouverts et atones, reprirent leur regard, un faible soupir s'échappa de sa bouche, il fit un mouvement.

— Sauvé! sauvé! s'écria Dantès.

Le malade ne pouvait point parler encore, mais il étendit avec une anxiété visible la main vers la porte. Dantès écouta, et entendit les pas du geôlier : il allait être sept heures et Dantès n'avait pas eu le loisir de mesurer le temps.

Le jeune homme bondit vers l'ouverture, s'y enfonça, replaça la dalle au-dessus de sa tête, et rentra chez lui.

Un instant après sa porte s'ouvrit à son tour, et le geôlier, comme d'habitude, trouva le prisonnier assis sur son lit.

A peine eut-il le dos tourné, à peine le bruit des pas se fut-il perdu dans le corridor, que Dantès, dévoré d'inquiétude, reprit, sans songer à manger, le chemin qu'il venait de faire, et, soulevant la dalle avec sa tête, rentra dans la chambre de l'abbé.

Celui-ci avait repris connaissance; mais il était toujours étendu, inerte et sans force, sur son lit.

— Je ne comptais plus vous revoir, dit-il à Dantès.

— Pourquoi cela, demanda le jeune homme; comptiez-vous donc mourir?

— Non; mais tout est prêt pour votre fuite, et je comptais que vous fuiriez.

La rougeur de l'indignation colora les joues de Dantès.

— Sans vous! s'écria-t-il; m'avez-vous véritablement cru capable de cela?

— A présent, je vois que je m'étais trompé, dit le malade. Ah! je suis bien faible, bien brisé, bien anéanti.

— Courage, vos forces reviendront, dit Dantès, s'asseyant près du lit de Faria et lui prenant les mains.

L'abbé secoua la tête.

— La dernière fois, dit-il, l'accès dura une demi-heure, après quoi j'eus faim et

me relevai seul; aujourd'hui, je ne puis remuer ni ma jambe ni mon bras droit; ma tête est embarrassée, ce qui prouve un épanchement au cerveau. La troisième fois, j'en resterai paralysé entièrement ou je mourrai sur le coup.

— Non, non, rassurez-vous, vous ne mourrez pas; ce troisième accès, s'il vous prend, vous trouvera libre. Nous vous sauverons comme cette fois, et mieux que cette fois; car nous aurons tous les secours nécessaires.

— Mon ami, dit le vieillard, ne vous abusez pas, la crise qui vient de se passer m'a condamné à une prison perpétuelle: pour fuir, il faut pouvoir marcher.

— Eh bien! nous attendrons huit jours,

un mois, deux mois s'il le faut; dans cet intervalle, vos forces reviendront; tout est préparé pour notre fuite, et nous avons la liberté d'en choisir l'heure et le moment. Le jour où vous vous sentirez assez de force pour nager, eh bien! ce jour-là, nous mettrons notre projet à exécution.

— Je ne nagerai plus, dit Faria, ce bras est paralysé, non pas pour un jour, mais à jamais. Soulevez-le vous-même, et voyez ce qu'il pèse?

Le jeune homme souleva le bras, qui retomba insensible. Il poussa un soupir.

— Vous êtes convaincu, maintenant, n'est-ce pas, Édemond? dit Faria; croyez-moi, je sais ce que je dis; depuis la première attaque que j'ai eue de ce mal, je n'ai

pas cessé d'y réfléchir. Je l'attendais, car c'est un héritage de famille ; mon père est mort à la troisième crise, mon aïeul aussi. Le médecin qui m'a composé cette liqueur, et qui n'est autre que le fameux Cabanis, m'a prédit le même sort.

— Le médecin se trompe, s'écria Dantès ; quant à votre paralysie elle ne me gêne pas, je vous prendrai sur mes épaules et je nagerai en vous soutenant.

— Enfant, dit l'abbé, vous êtes marin, vous êtes nageur, vous devez par conséquent savoir qu'un homme chargé d'un fardeau pareil ne ferait pas cinquante brasses dans la mer. Cessez de vous laisser abuser par des chimères dont votre excellent cœur n'est pas même la dupe ; je resterai donc

ici jusqu'à ce que sonne l'heure de ma délivrance qui ne peut plus être maintenant que celle de la mort. Quant à vous, fuyez, partez! Vous êtes jeune, adroit et fort, ne vous inquiétez pas de moi, je vous rends votre parole.

— C'est bien, dit Dantès. Eh bien, alors, moi aussi, je resterai.

Puis, se levant et étendant une main solennelle sur le vieillard:

— Par le sang du Christ, je jure de ne vous quitter qu'à votre mort!

Faria considéra ce jeune homme si noble, si simple, si élevé, et lut sur ses traits animés par l'expression du dévouement le plus pur

la sincérité de son affection et la loyauté de son serment.

— Allons, dit le malade, j'accepte; merci.

Puis, lui tendant la main :

— Vous serez peut-être récompensé de ce dévouement si désintéressé, lui dit-il; mais comme je ne puis et que vous ne voulez pas partir, il importe que nous bouchions le souterrain fait sous la galerie : le soldat peut découvrir en marchant la sonorité de l'endroit miné, appeler l'attention d'un inspecteur, et alors nous serions découverts et séparés. Allez faire cette besogne, dans laquelle je ne puis plus malheureusement vous aider; employez-y toute la nuit, s'il

le faut, et ne revenez que demain matin après la visite du geôlier, j'aurai quelque chose d'important à vous dire.

Dantès prit la main de l'abbé, qui le rassura par un sourire, et sortit avec cette obéissance et ce respect qu'il avait voués à son vieil ami.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

BIBLIOTHEQUE ROYALE
I

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. Ier. Le petit cabinet des Tuileries 1
II. L'ogre de Corse. 33
III. Le père et le fils. 63
IV. Les Cent Jours 89
V. Le prisonnier furieux et le prisonnier fou. 123
VI. Le numéro 34 et le numéro 27. . . . 167
VII. Un savant italien 227
VIII. La chambre de l'abbé. : 263

Paris.—Imprimerie de Cosson, rue du Four-Saint-Germain, 47.

ŒUVRES COMPLÈTES D'EUGÈNE SUE.

Le Juif errant.	10
Les Mysteres de Paris.	10
Mathilde.	6
Deux Histoires.	2
Le Marquis de Létorière.	1
Deleytar.	2
Jean Cavalier.	4
Le Morne au Diable.	2
Thérèse Dunoyer.	2
Latréaumont.	2
La Vigie de Koat-Ven.	4
Paula Monti.	2
Le Commandeur de Malte.	2
Plick et Plock.	1
Atar-Gull.	2
Arthur.	4
Coucaratcha.	3
La Salamandre.	2

Imprimé par Béthune et Plon, à Paris.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01743454 1